

# La Membrane des Ombres

# **La Membrane des Ombres**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence de la Sève	4
Chapitre 2 : L'Étincelle d'Ambre	8
Chapitre 3 : La Première Pose	12
Chapitre 4 : L'Inertie Brisée	16
Chapitre 5 : Le Souffle Invisible	22
Chapitre 6 : L'Invitation au Regard	26
Chapitre 7 : La Sueur et le Cèdre	32
Chapitre 8 : La Main sur la Fibre	36
Chapitre 9 : L'Éveil du Voyeur	43
Chapitre 10 : Rythmes Organiques	48
Chapitre 11 : La Frontière de Toile	52
Chapitre 12 : Le Chuchotement des Ombres	57
Chapitre 13 : L'Ouverture du Sanctuaire	62
Chapitre 14 : Le Climax de l'Éden	66
Chapitre 15 : L'Aube des Fauves	70

# Chapitre 1

## Le Silence de la Sève

L'Éden de Cèdre ne s'offrait pas ; il se méritait par une lente immersion dans l'organique. Le sentier, un ruban de terre noire et grasse, serpentait entre des fûts de cèdres séculaires dont les cimes se perdaient dans une brume laiteuse. Éléonore marchait en tête, le souffle court, chaque inspiration lui emplissant les poumons d'une essence de bois chauffé et d'humus en décomposition. C'était une odeur de genèse, une exhalaison de terre primitive qui semblait vouloir s'infiltrer sous ses pores, sous ses vêtements de lin qui déjà collaient à sa cambrure.

Derrière elle, Marc portait le poids de leurs rares bagages avec une résignation lourde. Ses épaules, sculptées par des années de tensions citadines, semblaient peiner à se relâcher sous cette voûte de verdure oppressante. Ici, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, un nectar vital invisible qui coulait entre les arbres, étouffant les échos de leur vie d'avant. Pas de signal, pas de vibration de smartphone, rien que le craquement des brindilles sous leurs semelles et le battement sourd de leur propre sang à leurs tempes. Lorsqu'ils atteignirent enfin la plateforme de bois brut où trônait leur tente, Éléonore s'arrêta net. La structure était d'un luxe sauvage, une carcasse de cèdre noueux sur laquelle était tendue une toile de coton écru, épaisse et rugueuse. C'était une pellicule, un voile diaphane entre eux et l'immensité fauve de la forêt.

Ils pénétrèrent à l'intérieur. L'espace était dépouillé de tout artifice. Éléonore se défit de son sac. Le frottement des sangles sur ses épaules dénudées lui arracha un frisson. Elle s'approcha de lui, ses pieds nus glissant sur le bois brut. Chaque pas était une conquête sensorielle, le grain du bois massant sa voûte plantaire avec une rudesse délicate. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui, sentant la chaleur qui émanait

de son corps, une chaleur animale que l'odeur de la forêt semblait exacerber. Elle s'écarta pour saisir la boîte d'allumettes. Elle frota la tige ; une flamme vive jaillit, dévorant l'obscurité naissante. D'un geste précis, elle embrasa la mèche de la lampe à huile.

L'effet fut immédiat. La lumière ambrée se propagea dans la tente, transformant instantanément la paroi de coton en un écran de cinéma primitif. À l'intérieur, leurs ombres, projetées par la source de lumière basse, s'étirèrent de façon démesurée. Leurs silhouettes devinrent des géants noirs dansant sur les murs tandis que, dehors, la forêt s'enfonçait dans un noir d'encre. Éléonore observa son ombre. Elle vit la courbe de sa propre hanche, magnifiée contre la pellicule qui les séparait du monde. Elle se sentit soudainement exposée. Elle savait que de l'autre côté, au-delà de cette fine barrière de tissu, l'obscurité était peuplée de présences. Les voisins, ces ombres sans nom, étaient là, invisibles mais voyants.

L'idée qu'elle n'était plus qu'un dessin de lumière pour des yeux étrangers fit courir une décharge le long de sa colonne vertébrale. Son intimité devint un centre de gravité brûlant, une percussion de sang sourde que la voûte des cèdres semblait recueillir et amplifier comme un écho sacré. Marc, lui aussi, semblait fasciné. Il n'était plus seulement un homme fatigué ; il devenait l'acteur d'un théâtre d'ombres dont Éléonore était la metteuse en scène.

« Regarde l'ombre, Marc. Regarde ce qu'ils voient. »

Elle commença à défaire les boutons de sa robe. Chaque mouvement était calculé pour que son ombre raconte une histoire de désir et de soumission à la nature. Le tissu bruissait, un son sec comme un froissement de feuilles mortes. Elle laissa glisser le vêtement le long de ses hanches. Sa peau, à la lumière de l'huile, avait la couleur du miel chaud. Marc s'approcha, ses mains larges encadrant son visage. Il se débarrassa de ses vêtements avec une hâte sauvage. Le cliquetis du métal et le froissement du cuir de sa ceinture furent un sacrilège nécessaire, brisant le silence de velours pour

annoncer l'irruption de l'homme.

Il s'agenouilla entre ses jambes, ses mains écartant ses cuisses avec une autorité nouvelle. Éléonore sentit l'air nocturne s'engouffrer, un frisson aussitôt combattu par la chaleur du souffle de Marc sur son humidité. Elle se cambra, s'agrippant au cèdre comme pour s'ancrer dans la réalité. Il répondit par la peau, par une exploration de la pulpe et de la fibre qui faisait d'elle une harpe vivante. Sur la paroi de la tente, leur ombre commune formait une masse indéfinissable, une bête organique dont les mouvements lents semblaient suivre la pulsation même de la forêt. L'air devint une étuve saturée d'oxygène et de désir. Chaque respiration de Marc était un soufflet de forge contre son oreille, son souffle changeant de fréquence à mesure que l'urgence croissait. Le lin sous elle s'étirait, produisant un craquement discret, une plainte textile sous la tension de leurs corps.

L'acte devint une cérémonie de retour à l'état sauvage. Dans la pellicule des ombres, ils disparaissaient pour laisser place à deux prédateurs. Éléonore sentit l'exsudat de la passion se mêler à l'humidité de la nuit. Le climax ne fut pas une explosion, mais une fusion tellurique. Elle hurla, un cri long qui se perdit dans la canopée, un appel sauvage. Puis, le silence de l'humeur végétale reprit ses droits.

L'aube s'infiltra comme une traînée de lait grisâtre à travers la trame de la toile. Éléonore émergea du sommeil, sentant contre son dos la chaleur massive de Marc. Elle se redressa lentement. Le mouvement fit gémir le sommier de bois. Marc ne dormait pas. Ses doigts, marqués par une fatigue qui s'évaporait enfin, s'ancrèrent dans sa hanche.

« Tu as promis », murmura-t-elle. « La porte. »

Marc se leva, sa nudité statuaire dans la lumière grise. Il marcha vers l'ouverture et défit les attaches de cuir. La paroi de coton glissa, s'ouvrant sur l'abîme végétal. L'air froid s'engouffra brusquement, mais Marc était une muraille de chaleur contre

laquelle elle vint se presser. Il la fit pivoter face à l'immensité verte, l'obligeant à s'offrir à l'invisible. La caresse de l'air frais sur sa peau encore brûlante de la nuit l'électrisa. Elle savait qu'à cet instant, derrière les fûts de cèdre, des regards se posaient sur sa nacre et sa cambrure. Elle ne cherchait plus à se cacher. Elle voulait que le monde voie l'arc tendu de son corps, la façon dont elle se brisait sous les poussées de cet homme redevenu minéral.

L'accouplement matinal fut un martèlement de sève contre l'écorce. Marc la pressa contre le montant de bois, l'écorce rugueuse écorchant doucement son dos, rappel brutal de leur environnement. Le cri d'Éléonore s'envola à nouveau vers la canopée, défiant le silence des siècles. Lorsqu'il se figea enfin en elle, sa semence coula comme une offrande à l'humus.

Ils restèrent ainsi, soudés, deux naufragés sur un radeau de bois au milieu d'un océan de ténèbres claires. Éléonore ferma les yeux, un sourire féroce aux lèvres. Elle n'était plus une femme qui s'ennuie ; elle était une force de la nature, un battement de vie au cœur du monde. Elle imaginait déjà les spectateurs invisibles se retirant entre les troncs, emportant le souvenir de leur incandescence. Dans le noir fertile de l'Éden de Cèdre, elle se sentait enfin, viscéralement, chez elle. La pellicule des ombres était devenue leur seule vérité.

# Chapitre 2

## L'Étincelle d'Ambre

Le silence de l'Éden de Cèdre n'était pas une absence de bruit, mais une présence lourde, une masse organique qui pesait sur les parois de la tente. À l'extérieur, la forêt primaire respirait avec une lenteur millénaire, exhalant des parfums de mousse décomposée, de terre noire et de sève amère. À l'intérieur, l'obscurité était une mélasse d'encre où les corps d'Éléonore et de Marc n'étaient plus que des souffles, des battements de cœur désaccordés cherchant un rythme commun.

Éléonore sentait la rugosité du tapis de chanvre sous ses pieds nus. Chaque fibre semblait piquer sa peau avec une insistance électrique, réveillant une sensibilité épidermique que les années de confort urbain avaient anesthésiée. Elle devinait la silhouette de Marc, une ombre plus dense dans le noir, dont elle percevait la lassitude à la courbure de ses épaules.

— Éclaire-moi, Marc, murmura-t-elle.

Le frottement d'une boîte d'allumettes retentit, un son sec, presque violent. Puis, l'étincelle. Une déflagration de soufre et de phosphore déchira le voile. Marc souleva le verre de la lanterne de cuivre avec une lenteur cérémonielle. Un léger tintement cristallin résonna, pur, sacré. Il approcha la flamme. L'huile commença à se consumer, et soudain, le monde changea de dimension.

La clarté d'ambre chaud, une teinte de miel fondu, se mit à lécher les plis de la tente. L'odeur du cèdre chauffé monta instantanément, mêlée à la senteur plus âpre de la lampe, créant une atmosphère narcotique. Mais ce ne fut pas la lumière qui coupa le souffle d'Éléonore. Ce fut l'ombre.

En s'allumant, la lanterne avait transformé la tente en un appareil de projection primitif. Parce que le noir extérieur était d'une densité absolue, la paroi de toile devint un écran de cinéma géant. Éléonore vit sa silhouette se projeter sur le flanc de la structure, immense, démesurée, se brisant sur les chevrons de bois. Chaque mouvement, même le plus infime, était amplifié. Elle leva une main pour écarter une mèche de cheveux, et sur la toile, une main de géante, sensuelle et terrifiante, sembla caresser le ciel nocturne de la forêt.

— Marc, regarde... dit-elle dans un souffle étranglé par une excitation soudaine. On nous voit. De l'extérieur, on ne voit que nous.

L'idée que leur intimité n'était plus protégée par l'opacité, mais soulignée par cette lanterne magique, envoya une décharge le long de sa colonne vertébrale. Marc restait immobile, monolithe d'ombre gardant l'entrée d'un temple. L'inertie qui le plombait depuis leur arrivée s'effrita. Il n'était plus le mari fatigué ; il devenait l'acteur d'une liturgie charnelle dont la forêt était le seul témoin.

Il s'approcha, ses mains s'ancrant sur les hanches d'Éléonore. Le contraste était brutal : la rugosité de ses paumes contre la soie lisse de sa robe créait une friction qui semblait incendier l'air. Sur l'écran de toile, leurs deux ombres fusionnèrent en une entité bicéphale aux membres infinis. Éléonore renversa la tête, exposant la ligne de sa gorge. L'ombre de son cou s'allongea sur la paroi, une courbe d'une grâce animale.

Marc la fit pivoter pour qu'elle fasse face à la paroi. Il se colla contre son dos, ses mains descendant pour saisir le bas de sa robe. Le froissement de la soie fut un déchirement dans le silence. Sur la membrane de la tente, on vit une main sombre relever un voile de lumière, dévoilant la peau pâle d'Éléonore qui prenait des reflets de cuivre.

Elle appuya ses paumes à plat contre la toile. Le contact fut une surprise : le coton

était froid, humide de la rosée nocturne, contrastant avec l'incendie qui montait en elle. Elle se sentait prise entre deux mondes : le froid de la forêt sauvage derrière la membrane, et la chaleur de Marc contre son fessier.

— Ils sont là, Marc, souffla-t-elle, les yeux grands ouverts contre la toile sombre. Je sens leurs yeux.

Marc ne répondit pas, mais sa pression se fit plus sauvage. Il n'était plus l'homme de la ville, il redevenait l'animal marquant son territoire sous l'œil de la meute invisible. La pénétration fut une invasion de chaleur qui fit basculer l'univers. Sur la paroi, l'image était d'une beauté primitive : deux corps soudés, une architecture de chair noire s'enfonçant dans une forme gracieuse suspendue entre terre et ciel.

Le rythme s'accéléra. Les coups de butoir faisaient trembler toute la structure. La lanterne oscillait, faisant danser les ombres de manière erratique. Éléonore agrippa les montants de bois de ses mains crispées, les jointures blanchies. Elle voulait que cette ombre projetée reste gravée à jamais sur l'écorce des cèdres millénaires.

Soudain, un mouvement brisa leur transe. Une main d'ombre, immense et étrangère, se posa sur la toile, de l'autre côté.

Elle vint se superposer exactement à la silhouette de la hanche d'Éléonore. Le contact physique n'existait pas, seule la membrane les séparait, mais la pression était palpable. Éléonore poussa un cri qui se mua en un râle de transgression pure. Le témoin ne se contentait plus de regarder ; il participait. La main d'ombre glissa lentement le long du tissu, mimant les gestes de Marc.

C'était une trinité d'ombres où la frontière entre le moi et l'autre s'effaçait. Marc, porté par cette intrusion, redoubla d'ardeur. Le froid de la rosée extérieure rencontra la chaleur fiévreuse de la peau d'Éléonore à travers les fibres du coton. Ce contraste thermique fut l'étincelle finale. Le plaisir la submergea comme une lame de fond.

Elle s'arc-bouta, son corps dessinant une courbe d'extase absolue sur l'écran ambré, avant que Marc ne s'effondre contre elle, son cri étouffé contre son épaule.

La lanterne crépita une dernière fois avant de s'éteindre, plongeant la tente dans une obscurité totale. Le silence qui revint était d'une densité minérale. De l'autre côté de la membrane, un léger bruissement de pas sur l'humus indiqua que l'ombre s'éloignait, emportant le secret de leur transformation.

Éléonore se laissa glisser sur le tapis de jute. Elle ne voyait plus Marc, mais elle sentait l'aura de vie qui émanait de lui. Elle n'était plus la femme qui s'ennuyait ; elle était celle qui avait été vue par la nuit.

— Demain ne compte pas, murmura-t-elle.

Sous la voûte des cèdres, la sève continuait de couler, sourde et puissante, tandis que dans la tente de toile écrue, deux êtres apprenaient enfin à habiter le silence de leur propre désir.

# Chapitre 3

## La Première Pose

L'air à l'intérieur de la tente était une étoffe pesante, saturée d'essences de cèdre rouge et du suint de la lampe à huile qui grésillait sur le guéridon de bois brut. Éléonore sentait la moiteur de la forêt primaire s'infiltrer par les interstices de la paroi de jute, une humidité vivante qui collait ses vêtements à sa peau comme une seconde main. Elle était debout, immobile, le regard fixé sur la flamme capricieuse. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence épaisse, faite de sifflements d'insectes et du soupir des arbres millénaires qui encerclaient le lodge comme des sentinelles jalouses.

Elle fit un pas, et le plancher de bois massif, aux rainures profondes et rugueuses, caressa la plante de ses pieds nus. Marc était là, quelque part dans le noir d'obsidienne, au-delà du cercle de lumière dorée, une silhouette massive dont elle percevait seulement le souffle lent, une inertie qui ne demandait qu'à être brisée.

Elle feignit de chercher son déshabillé de soie sauvage parmi les bagages. Ses doigts effleurèrent le cuir grainé d'une malle, mais ses yeux ne quittaient pas l'écran de coton tendu. Là, sur ce parchemin textile, son ombre se déployait, démesurée. Elle leva les bras, et la silhouette projetée devint une créature mythologique, une déesse d'ébène aux membres étirés par l'optique primitive de la lanterne. Elle commença à défaire sa chemise de lin fin. Les boutons de nacre, froids sous la pulpe de ses doigts, cédaient avec un petit clic sec qui résonnait dans la nudité du silence. À chaque bouton libéré, elle sentait l'air frais lécher un nouveau centimètre de son torse. Elle dégustait la résistance du tissu, la sensation de la fibre végétale glissant sur ses épaules avant de s'accumuler autour de ses coudes.

C'est alors que le son vint de l'extérieur. Un craquement. Net. Délibéré. Ce n'était pas le fracas d'une branche morte, mais le bruit d'un bois vert écrasé par une semelle cherchant son équilibre. Un poids humain.

Éléonore se figea. Le lin resta suspendu à mi-corps, dévoilant la courbe supérieure de ses seins que la lumière teignait d'un ambre chaud. Son cœur cogna contre ses côtes, un battement organique accordé au rythme de la jungle. Elle ne recula pas. Au contraire, elle se cambra, offrant sa nuque à la membrane de lin, sachant que de l'autre côté, quelqu'un regardait. Elle voyait, sur la surface translucide, la projection de sa propre vulnérabilité magnifiée. Elle était une offrande de lumière jetée en pâture à l'invisible.

— Marc ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un froissement de soie.

Il ne répondit pas. Elle entendit le grincement du cuir d'un fauteuil : il l'observait aussi, premier spectateur d'un théâtre qui ne lui était pas réservé. Elle laissa tomber sa chemise. Le vêtement s'affaissa avec un soupir de tissu mort. Désormais vêtue seulement de lueur et d'une sueur fine qui faisait briller le creux de ses reins, elle entama une rotation millimétrée. Elle voulait que l'étranger, tapi dans l'humus et les fougères, voie chaque détail de sa cambrure, la ligne de sa mâchoire tendue par l'attente.

Un second craquement retentit, juste derrière la paroi nord. Quelqu'un avait franchi le périmètre de l'intimité pour entrer dans le voyeurisme pur. Éléonore défit le lien de ses cheveux ; la masse sombre se déversa comme une cascade d'encre. Elle inclina la tête en arrière, s'offrant totalement à ce regard sans visage. Chaque pore de sa peau semblait devenir un œil.

Marc se leva enfin. Ses pas, lourds et assurés, firent gémir les lattes. Il entra dans le champ de la lampe et son ombre vint percuter la sienne sur la toile, gigantesque, enveloppante. Il se plaça derrière elle sans la toucher, mais elle sentit la chaleur

radiative de son corps, une fournaise de frustration contenue. Sur le voile écru, on aurait dit qu'une bête noire s'apprêtait à dévorer une nymphe de lumière.

Elle tendit la main vers la membrane de la tente, là où elle imaginait que l'étranger se tenait. Elle pressa sa paume contre le tissu froid et humide. De l'autre côté, une pression répondit. Infime. Une ombre de main vint se superposer à la sienne, séparée par le parchemin textile. Un frisson électrique parcourut l'échine d'Éléonore. Ce n'était plus de la peur, mais une reconnaissance sauvage.

— Ils regardent, Marc, murmura-t-elle contre ses lèvres. Ils nous regardent.

Sa voix était une promesse. Elle sentit le souffle de son mari devenir animal. Marc posa enfin ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient durs, pétris d'une poigne d'écorce qui brisait l'inertie des derniers mois. Il la fit pivoter brusquement, mais ses yeux restaient fixés sur la zone où la main invisible pressait encore le coton. Il ne cherchait plus à la protéger, il cherchait à reprendre possession de ce territoire profané par le regard d'un autre.

Il fit glisser les derniers pans de soie avec une dévotion liturgique. Sous la lumière vacillante, le cadre de luxe brut de l'éco-lodge s'effaçait. Il ne restait que le bois, la peau et ce témoin silencieux derrière le voile. Marc saisit les hanches d'Éléonore, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre avec une rugosité de cals qu'elle ne lui connaissait plus. Il voyait ses propres mains, transformées en griffes d'ébène sur l'écran de coton, enserrer la taille de cette icône de sueur.

Le cèdre chauffé exhalait un parfum de temple antique. Éléonore s'agrippa aux montants de la structure, sentant la sève de l'Éden monter en elle. Marc la bascula sur le lit de peaux de bêtes. La lampe, bousculée, fit danser les ombres dans une sarabande frénétique. Le plafond de la tente sembla descendre sur eux, créant une respiration architecturale.

La première pénétration fut une déchirure de lumière. Elle cria, un cri qui franchit la membrane, transperça la forêt et s'en alla se perdre dans les cimes. À cet instant, la frontière céda. Il n'y avait plus d'intérieur, plus d'extérieur, juste un unique battement de cœur, celui d'une bête tapie au centre du monde. Sur la paroi ambrée, l'ombre de leur union ressemblait à un combat de titans, une lutte où le plaisir était la seule arme. Éléonore voyait, par intermittence, l'ombre de la main étrangère toujours posée sur la toile, immobile, comme une bénédiction obscène.

Leurs corps furent secoués par des spasmes synchrones, une série de secousses sismiques faisant vibrer la terre sous le plancher. Puis, le silence revint, plus dense que l'obscurité. La main sur la toile avait disparu, se retirant dans les profondeurs chtoniennes de la forêt, ne laissant qu'une empreinte invisible sur la membrane des souvenirs.

La lampe s'éteignit enfin dans un dernier soupir de fumée odorante. L'obscurité devint liquide. Éléonore resta soudée à Marc, sentant le froid de la nuit et la chaleur de leurs corps se livrer une guerre dont elle était le champ de bataille. Elle sourit dans le noir. La bête était éveillée, et la forêt, témoin éternel, célébrait leur sauvage épiphanie. Elle était enfin, et pour toujours, au cœur de son propre désir.

# Chapitre 4

## L'Inertie Brisée

L'obscurité, à l'Éden de Cèdre, n'était pas un simple manque de lumière ; c'était une matière dense, une mélasse d'humus et de résine qui pesait sur les poitrines. À l'intérieur de la tente, la petite lanterne à huile posée sur le socle de pierre brute luttait contre cet envahissement. Sa flamme, une langue orangée et capricieuse, léchait le verre noirci, projetant sur les parois de toile écrue des lueurs de vieux miel. C'était un éclairage de caverne, un foyer primitif qui transformait chaque objet en une relique et chaque geste en un rituel.

Marc était étendu sur le dos, le bras barrant ses yeux comme pour s'isoler d'un monde qui en demandait toujours trop. Son corps, d'ordinaire si prompt à l'action, n'était plus qu'une masse d'inertie. La lassitude des masques, ce poison lent des cités, l'avait vidé de sa substance, laissant derrière elle une carcasse de muscles las, une enveloppe de peau grise que le grand air de la forêt n'avait pas encore suffi à réanimer. Il respirait lourdement, un rythme d'abandon morne au milieu du luxe sauvage de leur abri.

À ses côtés, Éléonore ne dormait pas. Elle était l'électricité nichée dans les replis de la toile. Assise en tailleur, le dos droit, elle observait la silhouette de son mari se découper en une silhouette totémique sur la paroi de la tente. Elle imaginait ce que les autres — ceux qui rôdaient peut-être dehors, invisibles dans le noir d'encre de la forêt primaire — percevaient à travers cette membrane fragile : le profil d'un homme abattu, le relief d'une épaule, l'immobilité d'une proie. Le plaisir, pour elle, n'existait que parce qu'il était potentiellement capté par l'immensité nocturne. Elle avait besoin que cette tente devienne le théâtre d'ombres de sa propre renaissance.

Elle tendit la main vers la lourde couverture de laine bouillie qui recouvrait les jambes de Marc. La fibre était épaisse, une matière organique qui semblait avoir gardé en elle l'âpreté des bêtes dont elle était issue. Éléonore saisit le bord du tissu, sentant sous ses doigts la morsure granulaire du tissage. Elle n'écartait pas la couverture ; elle l'utilisait comme un instrument de transition. D'un mouvement lent, d'une délibération presque cruelle, elle fit courir l'âpreté de la fibre sur le mollet nu de Marc. Le frottement produisit un son sec, un grattement de soie sauvage contre la peau. Elle vit, sur l'ombre projetée au mur, le tressaillement immédiat du muscle. L'inertie commençait à se fissurer.

— Marc, murmura-t-elle, sa voix chargée de l'odeur du cèdre chauffé.

Il ne répondit pas, mais son bras quitta ses yeux. Ses paupières restaient closes, mais la tension était née. Éléonore accentua la pression. Elle ramena la couverture plus haut, faisant mordre le tissage rugueux contre l'intérieur de ses cuisses, là où la peau est la plus prompte à s'alarmer. C'était une provocation sensorielle qui refusait la douceur pour lui préférer la vérité du frisson. La laine grattait, éveillait les terminaisons nerveuses endormies sous l'artifice des écrans. Marc exhala un soupir qui ressemblait à un gémissement étouffé. Il redevenait un corps, une géographie de nerfs et de sang, réagissant à l'assaut de cette fibre brute.

L'ombre d'Éléonore, dilatée sur la toile, semblait l'envelopper totalement. Elle se pencha sur lui, ses cheveux frôlant son torse, ajoutant la texture d'une soie électrique au supplice de la laine. L'air dans la tente était devenu lourd, saturé d'une moiteur nouvelle. La chaleur de la lampe s'était logée entre leurs deux corps, créant une zone de fusion où l'odeur de la sueur naissante commençait à se mêler aux effluves de bois sec.

— Tu es caché derrière ton épuisement comme derrière un mur, reprit-elle, ses lèvres frôlant son oreille. Je vais te ramener ici.

Elle utilisa ses ongles pour tracer des sillons de feu à travers la maille de la laine. Elle pressait le tissu contre lui, créant une friction thermique qui faisait monter le sang à la surface de l'épiderme. Marc n'était plus une masse inerte ; ses mains se crispèrent sur le bois brut du sommier. Le contraste était total : la rudesse de la fibre, le froid humide de la forêt qui pressait contre l'extérieur, et cette chaleur interne qui naissait du frottement. Marc ouvrit enfin les yeux. Ils étaient sombres, hantés par une lueur de reddition. Le prédateur s'éveillait, se débarrassant de sa fatigue comme d'une mue inutile.

Il se redressa brusquement, projetant une silhouette anguleuse sur la paroi ambrée. Le mouvement ne souffrait plus d'aucune hésitation. Il saisit la couverture de laine et la rejeta en partie, dévoilant le corps d'Éléonore à la lumière crue. Le lin de sa camisole paraissait presque blanc, une tache de pureté artificielle au milieu de ce décor organique. Il posa sa main sur sa hanche, et ce n'était plus une caresse, mais une prise de possession. La rugosité de ses paumes, calleuses, répondait à celle de la laine.

— Tu voulais que je brûle ? dit-il, la voix rauque comme le frottement du bois sur la pierre.

Il la fit pivoter pour la plaquer dos contre lui, face à la paroi de la tente. La lanterne projetait leurs silhouettes avec une netteté terrifiante. Sur la toile écriue, ils étaient des géants d'ébène se découpant sur le néant. Marc plaqua son corps contre le sien, ses mains remontant vers ses épaules, ses pouces écrasant délicatement les clavicules. Dans ce théâtre d'ombres, Éléonore vit la main de Marc se refermer sur son cou pour l'immobiliser, la forçant à contempler leur propre liturgie charnelle. Elle imaginait les yeux invisibles, tapis derrière les fougères géantes, observant ce ballet de formes sombres. Cette pensée agit comme un baume corrosif sur son désir.

Marc descendit ses mains vers les rubans de la camisole. Il tira sur les liens et le lin glissa, révélant la nacre de son dos. La laine de la couverture, qu'il maintenait encore contre elle, piquait sa peau nue, un supplice de frottements rêches qui faisait pulser

son sang.

— Regarde ce qu'ils voient, ordonna Marc.

Sa main quitta son épaule pour s'aventurer vers l'avant, sa paume large venant envelopper un sein. Sur la toile, le geste fut magnifié : une main d'ombre démesurée venant cueillir un fruit de lumière. Éléonore laissa échapper un cri animal qui fut immédiatement étouffé par le bruissement du vent dans les cèdres. La forêt semblait respirer avec eux. Marc descendit ses mains vers sa taille, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre. Il la fit basculer vers l'avant, l'obligeant à s'appuyer contre la paroi de la tente. Le contact de la toile fut un choc : froide, imprégnée de l'humidité nocturne, sa texture était celle d'une peau de bête tannée. Elle était là, à la frontière exacte entre leur cocon brûlant et l'abîme forestier.

Marc se plaça derrière elle, ses mains écartant ses jambes avec une autorité sans réplique. Il s'agenouilla partiellement, sa barbe naissante venant irriter la peau délicate de ses fesses. Le contraste entre la douceur de son épiderme et le piquant de cette pilosité masculine arracha à Éléonore un cri sourd contre la toile froide. Sur la paroi, l'ombre de Marc semblait l'engloutir.

— Tu es de la lave, Éléonore, chuchota-t-il, son souffle brûlant frappant le creux de ses reins.

Il utilisa ses dents pour écarter la soie de sa lingerie, révélant centimètre par centimètre la courbe de ses hanches. Chaque mouvement était chorégraphié pour la lanterne. Ils n'étaient plus seulement deux amants ; ils étaient les acteurs d'une pièce primitive écrite en noir sur un fond d'or sale. Marc revint vers l'avant, ses doigts explorant avec une faim retrouvée les replis de son intimité. Il jouait avec elle, alternant la pression brutale et l'effleurement aérien, utilisant la rudesse de ses doigts d'homme pour sculpter son plaisir comme on travaille le bois vert.

— Est-ce que tu les sens, Éléonore ? Est-ce que tu sens leurs yeux sur nous ?

Elle ne répondit pas. Sa tête retomba en arrière sur l'épaule de Marc. Elle se sentait observée par les arbres, par les bêtes, par l'infini. L'idée qu'ils puissent voir cette silhouette fantasmagorique la projetait dans une dimension de jouissance pure. Marc se releva, l'attrapant par la taille pour la soulever, l'obligeant à se cambrer davantage contre la paroi. Il la pressait avec une force qui laissait deviner l'ampleur de son désir, son membre pulsant contre sa cuisse. Il n'y avait plus de convenances, seulement la fibre, le muscle, et cette membrane d'ombre prête à céder.

Il la retourna brusquement, la plaquant contre le matelas qui craqua sous leur poids. Éléonore se retrouva sur le dos, le regard plongé dans celui de Marc. La fatigue avait été balayée par une faim primitive. Il entra en elle d'un coup, un mouvement sec, sans artifice. C'était une colonisation nécessaire. Marc commença à bouger, un rythme lent et lourd, chaque poussée étant une affirmation. Sur la paroi, l'ombre de leur union était une image de genèse, une tectonique des corps qui faisait vibrer la structure de bois tout entière. Les chaînes de la lampe cliquetaient doucement, métronome métallique de leur souffle.

Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que la membrane, les ombres, et ce battement de cœur universel. Marc accéléra, sa respiration devenant un sifflement animal. La sueur coulait de son front sur la poitrine d'Éléonore, des larmes de sel qui scellaient leur pacte. Elle l'encourageait de la voix, des hanches, devenant l'instrument et l'instrumentiste de cette liturgie charnelle.

Soudain, le mouvement se figea. Un instant suspendu où le temps cessa de couler. Marc se tendit comme un arc. Éléonore sentit cette déferlante naître au plus profond d'elle-même, emportant les masques et les silences. Le plaisir les frappa simultanément, une décharge de foudre qui les laissa foudroyés, soudés l'un à l'autre. Le cri de Marc fut long, guttural, un arrachement. Éléonore resta la bouche ouverte, le souffle coupé, les yeux rivés sur les ombres qui se stabilisaient.

Alors que le silence tentait de se réinstaller, elle vit une ombre supplémentaire sur la toile. Une silhouette humaine, projetée de l'extérieur, se dessina brièvement. Une main fantomatique se posa sur la paroi, à l'endroit exact de son cœur, et y resta un instant, comme pour capter les derniers échos de la secousse. Éléonore ne détourna pas le regard. Elle sourit dans l'obscurité. Elle avait été vue. Elle avait été désirée par l'ombre et possédée par la lumière.

L'inertie était brisée.

Marc s'effondra sur elle, son poids n'étant plus une charge, mais une protection. Dehors, la forêt reprit ses droits. Un oiseau nocturne poussa un cri strident, et le vent fit frémir la cime des cèdres. Éléonore ferma les yeux, savourant le contact de la laine rugueuse contre ses fesses et la chaleur de Marc contre son ventre. Ils avaient retrouvé le secret de la sève : celui qui coule quand on accepte de se perdre pour mieux se voir. La lanterne s'éteignit enfin dans un dernier fumeron au parfum de noisette grillée, plongeant la tente dans une obscurité totale, plus profonde que le sommeil. Dans cette nuit absolue, Éléonore voyait encore la trace de leurs corps imprimée dans l'air, et le regard des invisibles qui, quelque part dans les ténèbres, rentraient maintenant chez eux, le cœur lourd d'une beauté sauvage qu'ils n'auraient jamais osé réclamer.

# Chapitre 5

## Le Souffle Invisible

L'obscurité, au-delà de la membrane de coton, n'était plus un vide, mais une présence. Une masse d'encre pressait les flancs de l'éco-lodge, tandis qu'à l'intérieur, la lanterne à huile diffusait une clarté de miel chaud qui léchait les reliefs de la tente. L'air était saturé d'une âcreté sucrée de résine et de cette humidité forestière, presque musquée, qui s'insinuait par les jointures du bois.

Éléonore était immobile, à genoux sur le tapis de laine, le buste droit et la peau nimbée d'un éclat doré. Elle venait de voir le monde basculer. Une distorsion de la lumière venait de s'imprimer sur la paroi écru : une silhouette aux contours flous, une masse sombre glissée entre la source lumineuse et le néant extérieur. Une silhouette d'homme, arrêtée là, à quelques centimètres seulement du tissu tendu.

Le frisson ne naquit pas de la peur, mais d'une décharge électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale. Son cœur se mit à cogner avec une violence soudaine. Elle devint une statue de chair ambrée, fixant ce point précis où ce fantôme de nacre s'était immobilisé. Elle n'était plus seule avec Marc. Elle était offerte à un troisième regard.

Marc, allongé sur le lit de camp recouvert de draps de lin froissés, ne semblait rien avoir perçu. Sa respiration était lourde, marquée par cette fatigue sourde des citadins. Il était ce roc de muscles que le quotidien avait fini par polir jusqu'à l'indifférence. Éléonore posa son regard sur lui, puis revint à la paroi.

Ce dessin de nuit bougea légèrement. Un glissement presque imperceptible, comme le passage d'une main sur le grain du coton. Éléonore sentit ses mamelons pointer sous

l'effet de cette caresse indirecte. Le simple savoir que quelqu'un, là-bas, dans le noir humide de la forêt primaire, l'observait à travers ce théâtre de silhouettes, lui procurait un vertige érotique d'une puissance inouïe. Elle n'était plus une épouse en quête de sens ; elle était une proie lumineuse, une offrande de chair offerte au voyeurisme de la nuit.

Elle porta lentement sa main à son cou, ses doigts effleurant la naissance de ses clavicules. Elle voulait que l'étranger voie chaque frisson. Elle s'arqua délibérément, accentuant la cambrure de ses reins, offrant son profil à la paroi comme on offre un sacrifice.

— Marc... murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle rauque.

Il grogna doucement, émergeant d'un demi-sommeil. Le spectacle qui s'offrait à lui était celui d'une femme transfigurée. Éléonore semblait vibrer, sa peau luisait d'une fine pellicule de sueur. Ses yeux ne le regardaient pas ; ils étaient fixés sur le mur de toile qui n'était plus une limite, mais un écran de cinéma primitif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Marc, sa voix éraillée.

Éléonore ne répondit pas. Elle savoura le silence et cette présence qu'elle devinait de l'autre côté. Elle porta ses mains à sa chemise de soie et commença à défaire les boutons avec une lenteur liturgique. Chaque petit clic de la nacre contre le socle de cèdre résonnait comme une détonation dans le silence saturé.

— Regarde, Marc, dit-elle enfin, sans quitter l'ombre des yeux. Regarde comme la lumière nous dessine.

Marc se redressa sur un coude. Il suivit son regard et vit, à son tour, la masse sombre derrière la toile. Il se figea. Son instinct de protecteur se réveilla, ses muscles se tendirent, mais avant qu'il ne puisse se lever pour chasser l'intrus, Éléonore posa une

main brûlante sur son torse.

— Ne bouge pas, souffla-t-elle. Reste là. Dans la lumière.

Une onde de choc traversa le corps de Marc. Il comprit en un instant le pacte tacite qu'elle nouait avec l'inconnu du dehors. Elle ne cherchait pas la sécurité ; elle cherchait la profanation. Elle voulait que son mari devienne l'acteur de son plaisir sous les yeux d'un témoin anonyme. Une jalousie sauvage, presque animale, l'envahit, mais elle se mua immédiatement en une érection impérieuse.

Sa main descendit sur l'abdomen d'Éléonore, ses ongles griffant légèrement la peau. La silhouette projetée sembla s'élargir, se rapprocher encore, comme si le spectateur invisible collait son visage contre la membrane pour ne rien perdre du spectacle. L'odeur de l'humus forestier semblait s'inviter à l'intérieur, se mêlant au parfum de musc et de révolte qui émanait d'Éléonore.

Elle fit glisser la soie de ses épaules. Le tissu tomba avec un bruissement de feuilles mortes, révélant la nacre de son dos. Elle se tourna vers Marc, l'obligeant à voir ce qu'il partageait malgré lui avec l'obscurité.

— Touche-moi, ordonna-t-elle, sa voix se brisant. Touche-moi pour qu'il voie.

Marc saisit la taille d'Éléonore, ses doigts s'enfonçant dans la chair souple. Sur la paroi, leurs deux ombres fusionnèrent en une créature hybride, un monstre à deux dos dont les mouvements saccadés dansaient sur le noir absolu. Le témoin extérieur resta immobile, un bloc de nuit pétrifié par la fascination. Éléonore poussa une plainte organique, un appel lancé à la sauvagerie du lieu. Elle n'était plus une épouse, mais une force érotique pure. La présence de l'étranger était le carburant de sa métamorphose. Elle sentait le regard de l'invisible peser sur ses reins comme une caresse de glace sur une peau de feu.

Marc l'entraîna vers lui. La fatigue qui l'éteignait depuis des mois s'était évaporée, remplacée par une nécessité de reprendre possession de ce territoire qu'on lui contestait en silence. Il l'embrassa avec une rudesse inhabituelle. Il était l'instrument d'Éléonore et il acceptait de devenir l'acteur de ce théâtre pour sauver leur feu.

Leurs souffles devinrent le seul son audible, un rythme calqué sur les battements de leurs cœurs. La lanterne vacilla, projetant des éclats de lumière de plus en plus instables. Chaque vacillement changeait la forme des ombres, rendant la scène plus brutale. Éléonore imaginait l'étranger, ses mains tremblantes derrière la toile rugueuse. Elle se sentait puissante, point focal de toutes les tensions de cette forêt millénaire.

Soudain, un craquement sec se fit entendre au-dehors. Un bruit de branche brisée sous un pied pesant. La silhouette sur la toile sursauta, s'étira brusquement, puis disparut.

Le vide revint sur la paroi. Marc, le visage enfoui dans le cou de sa femme, ne s'était pas arrêté. Il n'avait pas senti le départ du témoin, désormais seul dans sa propre transe. Mais pour Éléonore, le rideau était tombé. Elle regarda la toile, désormais vide, et sentit une pointe de nostalgie mêlée à une attente insupportable.

Elle savait maintenant. Le lodge n'était pas un refuge, c'était une arène. Elle se laissa retomber contre Marc, ses doigts se crispant dans ses cheveux, tandis que la lumière de la lampe finissait de faiblir. Le chapitre de leur vie citadine était clos. Sous la membrane des ombres, une autre vérité commençait à suinter, aussi sombre et fertile que l'humus qui les entourait. Éléonore sourit dans l'obscurité, une expression de triomphe sauvage sur le visage. Elle n'avait plus peur de l'invisible. Elle l'attendait. Elle savait qu'il reviendrait, car le désir qu'elle avait allumé dans la nuit était un phare que personne ne pourrait ignorer.

# Chapitre 6

## L'Invitation au Regard

Sous la voûte de lin écru, l'air s'était épaissi, chargé d'une densité presque solide, un mélange de vapeurs de cèdre chauffé et de l'haleine humide de la forêt qui pressait de toutes parts les flancs de la tente. Ici, au cœur de l'Éden de Cèdre, le temps ne s'écoulait plus ; il stagnait comme une eau lourde dans un bassin de pierre. La seule horloge était la lampe à huile, dont la mèche grésillait doucement, projetant une clarté de miel et de soufre sur les parois de chanvre.

Éléonore se tenait debout, au centre exact du cercle de lumière. Elle sentait le froid de l'extérieur ramper sur le sol de bois brut, mais sur sa peau, c'était l'incendie. Elle était une créature d'électricité et de soie, chaque pore de son corps ouvert aux moindres frémissements du silence. Face à elle, Marc demeurait assis sur le bord du lit, les mains posées sur ses genoux, ses épaules larges encore voûtées par le poids des jours gris. Il était cette masse d'inertie, ce granit qu'elle devait fracturer pour en libérer la sève.

Elle fit un pas vers lui. Le plancher de cèdre gémit sous son poids léger, un son organique, comme une plainte de la forêt elle-même.

— Regarde-nous, Marc, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle érodé par le désir. Regarde ce que nous devenons sur ces murs.

Elle ne regardait pas son mari, mais l'écran diaphane qui les isolait du monde. Là, leurs silhouettes portées se déployaient, démesurées, monstrueuses et magnifiques. La lanterne transformait leurs profils en géants d'ébène dansant sur un écran d'ambre. Elle vit son propre galbe se découper, la courbe de sa hanche projetée avec une

netteté cruelle contre le noir absolu de la nuit sylvestre qui attendait derrière la paroi. Elle savait qu'à l'extérieur, ce théâtre de silhouettes était leur seule réalité. Les spectateurs invisibles, tapis dans l'humus, ne voyaient pas la femme ; ils voyaient le mythe de la chair en mouvement.

Elle s'approcha davantage, s'immisçant entre les genoux de Marc. Elle sentit la chaleur de son souffle à travers le tissu fin de sa robe, une caresse thermique qui la fit frissonner. Elle prit les mains de son mari, ces mains marquées par une force tranquille, et les guida pour les forcer à quitter le repos. Elle les plaça sur ses propres hanches. La rugosité de ses paumes contrastait avec la fluidité de sa peau. C'était un choc de textures, un éveil brutal.

— Ne sois pas si prudent, gronda-t-elle doucement. Ils ne sont pas là pour la prudence. Ils sont là pour voir comment tu me prends.

Marc eut un tressaillement. Le mot « ils » agît comme une décharge. Dans ses prunelles, Éléonore vit enfin l'étincelle de la panique mêlée à l'excitation. C'était cette faille qu'elle cherchait, cet instant où l'homme civilisé s'effaçait devant l'être rendu à sa vérité sauvage, forcé de s'exhiber.

— Ils ne voient que ce que je décide de leur montrer, répondit-elle en glissant ses doigts dans ses cheveux pour lui renverser la tête en arrière. Et ce soir, je veux qu'ils voient ta faim.

Elle appuya ses mains plus fermement contre ses flancs, guidant ses doigts pour qu'ils s'enfoncent dans la chair souple de sa taille. Pour le spectateur extérieur, le geste devait paraître d'une violence exquise : une projection d'ébène se cambrant sous l'emprise de mains invisibles. Elle déboutonna lentement le haut de sa robe, laissant le tissu s'écarter pour révéler la nacre de sa poitrine.

— Touche-moi là, Marc. Fais-leur voir comment ton pouce écrase ma peau.

Elle ne chuchotait plus ; elle dictait la scène, metteur en scène d'un rituel païen. Marc obéit, ses doigts venant cueillir la pointe de son sein. Le contraste entre la silhouette noire projetée et la sensation brûlante de son toucher créait chez Éléonore un vertige narcissique insensé. L'odeur du cèdre s'intensifiait, comme si le bois transpirait en même temps qu'eux.

— Tu sens comme ton cœur cogne ? murmura-t-elle. C'est la peur, Marc. La peur d'être découvert, et la jouissance de ne plus avoir de secret. Ici, il n'y a que cette membrane. Une frontière fine comme un cil entre nous et le reste du monde.

Marc laissa échapper un grognement sourd, un son qui ne venait pas de la gorge mais des entrailles. Sa main devint soudainement prédatrice, s'ancrant dans la cambrure de ses reins avec une autorité nouvelle. Il l'attira violemment contre lui.

— Tu veux qu'ils regardent ? demanda-t-il, sa voix s'étant muée en un râle sombre. Alors regarde-les aussi.

Il la fit pivoter pour qu'elle fasse face à la paroi de lin. Éléonore se retrouva nez à nez avec l'immense reflet de son propre corps. Elle voyait l'image des mains de Marc s'égarer sur son ventre d'ombre. Elle était la chair et elle était le spectacle. Dehors, le silence de la forêt primaire était total, mais elle sentait leurs regards comme des milliers d'aiguilles froides sur son dos nu, contrastant avec la main brûlante de Marc qui explorait maintenant l'échancrure de son intimité.

Elle sentit le doigt de Marc s'insinuer en elle, un intrus de chair dans son propre sanctuaire. Elle se cambra, offrant une silhouette encore plus prononcée à la paroi. Elle n'était plus Éléonore, elle était la Sève, elle était la Fibre, elle était l'Animalité pure surgissant de la torpeur du confort.

Marc commença à l'embrasser dans le cou, ses baisers étaient rudes. Il était devenu

l'artisan d'un plaisir qui le dépassait.

— Tu brûles pour le regard, n'est-ce pas ? souffla-t-il contre sa peau.

— Je brûle pour ne plus être invisible. Fais-leur voir comment tu m'ouvres.

Elle guida ses mains pour qu'il l'écarte, là, juste devant la lampe. Elle voulait que l'image de son sexe soit projetée au centre de la toile, comme un calice d'ombre s'offrant au vide de la nuit. La crudité de ses propres aveux impurs l'excitait plus que le contact physique lui-même. C'était une profanation de leur intimité, une mise à nu qui allait bien au-delà de la nudité du corps.

Le spectacle était désormais total. Sur la membrane de lin, les deux corps ne formaient plus qu'une masse mouvante, une créature à deux têtes s'agitant dans un rythme saccadé. Éléonore laissa échapper un cri, un son rauque qui déchira le silence oppressant. Ce cri était une invitation lancée à l'obscurité, un signal signifiant que le seuil avait été franchi.

Marc la fit se courber sur la table de bois brut où la lanterne trônait, instable. Désormais, leurs ombres étaient gigantesques. À l'extérieur, on devait voir une silhouette de femme terrassée par le plaisir, et celle d'un homme se penchant sur elle comme un orage s'abat sur une plaine. Éléonore sentit le contact de la table froide contre son ventre nu, un choc thermique qui la fit haleter. Marc se pressa contre elle, sa peau moite collant à la sienne.

— Prends-moi, Marc. Maintenant. Devant tout le monde.

Le commandement de la chair résonna dans le vide. Marc entra en elle dans un mouvement de reins puissant. Éléonore se cambra si violemment que son front alla frapper la paroi de chanvre, la membrane rugueuse lui écorchant légèrement la peau. C'était la sensation parfaite : la douleur fine de l'extérieur mêlée à l'invasion brutale

de l'intérieur.

Marc n'était plus un mari fatigué ; il était une pulsation de sang et de muscle, poussé par une force qu'il ne contrôlait plus. Chaque coup de boutoir projetait Éléonore contre la lanterne, qui vacillait dangereusement. C'était une chorégraphie du chaos. Elle était la membrane qui vibre, elle était l'huile qui brûle, elle était le cri sous la canopée millénaire.

Soudain, la pluie frappa la toile avec une violence inouïe, des milliers de percussions froides répondant à leur chaleur interne. Ce choc thermique se propagea dans leurs veines. Sur le mur, leurs silhouettes se figèrent dans un ultime spasme de tension. La lanterne, bousculée une dernière fois, projeta un flash de lumière vive avant de s'éteindre brusquement.

Le noir fut total.

Dans cette absence de lumière, les autres sens devinrent souverains. Éléonore, la peau vibrante, ne voyait plus les ombres, mais elle sentait l'odeur entêtante du cèdre mouillé et la fumée âcre de la mèche qui s'éteignait. Marc était une présence tellurique, une masse de chaleur dont elle percevait chaque tressaillement musculaire. Elle imaginait les mains invisibles, dehors, se serrant sur l'écorce des arbres.

Elle n'avait plus besoin de la lampe. Elle était dilatée aux dimensions de la tente. Chaque goutte de pluie sur le lin tendu résonnait comme une caresse sur sa propre peau. Marc la serra plus fort, ses doigts s'enfonçant dans la chair de ses hanches, y laissant des sceaux d'appartenance.

— Qu'ils regardent, murmura Marc dans l'obscurité, sa voix n'étant plus qu'un grognement. Qu'ils voient ce que c'est que d'être vraiment vivant.

C'était la reddition finale. Dans le noir, leurs mouvements reprurent, fluides,

organiques, calqués sur le balancement des grands cèdres. Éléonore s'abandonna au noir, à la pluie et à l'homme, sachant que la membrane avait été franchie. Elle était devenue une fibre du bois, une goutte de cette pluie sauvage qui lavait tout, sauf leur impudeur magnifique. Sous l'œil invisible des voyeurs de la nuit, le cèdre continua de craquer, gardien éternel de leur secret le plus pur.

# Chapitre 7

## La Sueur et le Cèdre

L'air à l'intérieur de la chrysalide n'était plus de l'oxygène, mais une liqueur de vapeurs de pétrole et de l'haleine résineuse des planches de cèdre. La lanterne à huile, posée sur un socle de basalte brut, crépitait comme le cœur battant de cet habitacle. Sa flamme jetait des éclats d'or rouge sur les parois de lin, transformant l'espace en une matrice incandescente. Dehors, la forêt primaire respirait, un immense poumon dont le silence s'écrasait contre la membrane de l'Éden.

Éléonore se tenait à la limite du cercle lumineux. Elle sentait la moiteur perler à la racine de ses cheveux, une rosée humaine qui coulait le long de sa nuque. Elle était le centre de l'optique, l'objet qui créait un monde parallèle. Derrière elle, le chanvre n'était plus un rempart, mais un écran de cinéma archaïque. Sa silhouette s'y découpait, immense, les courbes de ses hanches s'étirant jusqu'au sommet de la structure. Elle devint une déesse d'ombre régnant sur le vide.

Elle tourna la tête vers Marc. Il était assis sur le bord du lit, un cadre de bois massif dont les cordages gémissaient. La fatigue de la ville, ce voile gris qui ternissait ses yeux, luttait contre l'étrangeté de l'instant. Sous la lumière ambrée, sa peau prenait des reflets de cuivre chaud. Éléonore vit le tressaillement de sa mâchoire, la façon dont ses narines se dilataient pour humer l'odeur de la sève.

— Regarde, Marc. Regarde ce que nous sommes de l'autre côté.

Il leva les yeux. Il vit l'ombre gigantesque d'Éléonore, une forme liquide absorbant la lumière. Et puis, il vit la sienne, une masse de granit noir prête à être sculptée. À cet instant, il comprit le jeu. Ils n'étaient plus seuls. Derrière cette enveloppe, dans le noir

total, il y avait des yeux. La pudeur, cette vieille compagne de leurs nuits urbaines, se déchira.

Éléonore s'approcha, ses pieds nus silencieux sur le sol sombre. Elle s'arrêta si près qu'il sentit la chaleur irradiant de son ventre. Ses doigts défirent les boutons de sa chemise un à un. Le cèdre, chauffé par la lampe, exhalait un parfum de temple antique. Elle glissa ses paumes sur les épaules de Marc, cherchant la précision du contact sous le flou des silhouettes. Ses ongles tracèrent des sillons légers dans sa chair, s'attardant sur la cicatrice ancienne qu'il portait au flanc, réveillant des nerfs endormis.

— Tu sens comme l'air est lourd ? C'est le poids des regards. Ils voient chaque frisson.

Marc ferma les yeux. La rugosité du lin sous ses doigts contrastait avec le sel qu'il goûta soudain sur la clavicule d'Éléonore. Il se saisit de ses poignets, non pour l'arrêter, mais pour ancrer cette réalité brute. Ses doigts retrouvaient la force tactile de l'animal. Sur la toile, leurs deux ombres fusionnèrent. La silhouette de l'homme se dressa, englobant celle de la femme. C'était une chimère à quatre bras luttant avec la structure même de la tente.

Éléonore laissa échapper un rire étouffé, un son de gorge sauvage. Elle se laissa glisser entre ses genoux, s'enfonçant dans le tapis de fibres végétales. La chaleur de la lampe devenait oppressante, une étuve forçant les corps à l'exsudation. La sueur brillait sur le front de Marc, des perles de cristal reflétant la flamme. Elle le devêtit avec une lenteur cérémonieuse, chaque mouvement amplifié par le projecteur de la lanterne.

— Ils attendent de voir l'ombre se briser ou s'unir, chuchota-t-elle, sa langue effleurant son lobe.

Marc la fit basculer sur le lit. Le chanvre grinça, un cri de bois dans la nuit. Leurs corps s'entremêlèrent sur les draps de coton brut. L'odeur de la sueur se mêla à celle de la résine. Marc n'était plus l'homme des bureaux de verre ; il était une force de la nature. Il pressa son corps contre celui d'Éléonore, sentant la cambrure de son dos. Sur la paroi, le spectacle atteignait une intensité dramatique. Les ombres se tordaient, créant des figures abstraites d'une beauté brutale. Éléonore voyait son profil d'ombre, la bouche ouverte dans un cri silencieux, les cheveux éparpillés comme des racines sombres.

Il la pénétra avec une lenteur calculée, un mouvement de sève montant dans l'arbre. Leurs ombres s'unirent en un seul bloc de noirceur, une silhouette massive respirant au rythme du dôme. Ils étaient le cœur battant de la forêt. Le rythme s'accéléra, animal. Le bois craquait à chaque impulsion, une percussion primitive. La sueur les soudait, fluide facilitant leurs mouvements. Éléonore n'était plus une spectatrice ; elle était le désir même, une flamme de chair.

Soudain, un craquement net se fit entendre à l'extérieur. Ce n'était pas le vent. Une branche brisée, juste derrière la toile. Éléonore se figea, le souffle coupé par un érotisme si pur qu'il en était douloureux. Quelqu'un touchait presque la membrane de l'autre côté. Marc se tendit, son regard cherchant le sien. Loin de s'arrêter, il reprit son mouvement avec une force décuplée. Il n'était plus la victime de la mise en scène ; il en devenait le maître. Il la souleva, les projetant contre la paroi. Le lin frémit. Éléonore sentit le froid de la nuit à travers le tissu, contrastant avec la brûlure de Marc. Elle était pressée contre l'écran, offrant au spectateur invisible le spectacle le plus brut.

Les silhouettes dévoraient le plafond, s'étirant vers le ciel. Éléonore ferma les yeux, abandonnant toute volonté. Le plaisir montait, une sève brûlante née de la certitude d'être vue dans sa vérité sauvage. Marc possédait l'instant, le lieu, et le regard de l'étranger.

Leurs respirations se confondirent en un râle organique. La chaleur était un brasier. Dans une ultime tension qui fit craquer les jointures du bois, ils atteignirent le point de non-retour. Éléonore cria, un son guttural qui déchira la nuit. Marc s'effondra contre elle, leurs cœurs battant contre la membrane.

Sur la paroi, la chimère se figea, immense et souveraine. Éléonore tourna la tête vers le lin. Elle vit, pendant une seconde, la pression d'une main humaine sur le tissu extérieur, une empreinte fugitive qui s'imprima dans la trame avant de s'effacer.

La lampe vacilla, la mèche agonisant dans les dernières gouttes d'huile. Dans ce dernier souffle rousse, les ombres s'étirèrent jusqu'à l'absurde, puis s'éteignirent brusquement. Le noir s'abattit, total, souverain. Un noir de suie et de velours.

Le silence de la forêt reprit ses droits, troublé par leurs respirations haletantes. L'acte privé avait été transfiguré par le regard de l'Autre. Dans l'odeur persistante du cèdre et de la chair, ils restèrent enlacés, deux corps de sève et d'argile. L'obscurité extérieure n'était plus une menace, mais le public silencieux de leur renaissance. Dehors, un froissement de feuilles suggéra qu'un spectateur s'éloignait. Qu'importe. Le théâtre avait eu lieu, et les masques étaient tombés.

# Chapitre 8

## La Main sur la Fibre

La lanterne à huile, suspendue à la poutre faîtière en cèdre brut, crépitait doucement, dévorant l'oxygène de la tente avec une voracité tranquille. Sa flamme, une langue d'or mouvant dans le cristal encrassé, baignait l'habitable d'une clarté de miel ambré. C'était une lumière lourde, presque solide, qui semblait épaissir l'air déjà saturé par les effluves d'humus et de résine chauffée. À l'extérieur, la forêt primaire respirait ; un concert de craquements imperceptibles, de sèves qui montent et de feuillages qui s'entrechoquent sous la caresse d'un vent invisible. Ici, sous l'écran de fibre, le monde s'était réduit à ce rectangle de bois et de lin, à ce théâtre d'ombres où chaque geste prenait une dimension mythologique.

Éléonore était agenouillée sur le tapis de laine brute, le dos tourné à la structure centrale. La cambrure de ses reins, accentuée par la tension de l'attente, dessinait une courbe parfaite que la lampe projetait en une silhouette monumentale sur la paroi. Elle savait que, de l'autre côté, dans l'obscurité insondable des fougères géantes, elle n'était plus une femme, mais un relief de lumière et de noirceur, une promesse de chair offerte au regard de la nuit. Elle sentait le froid nocturne filtrer à travers les mailles du tissu, une morsure glacée qui contrastait violemment avec la chaleur rayonnante de la lanterne. Ce contraste faisait perler sur sa peau une moiteur fine, une rosée de désir qui rendait son épiderme électrique.

Marc était assis dans l'ombre, à la limite du cercle de lumière. Sa fatigue, ce manteau de plomb qu'il traînait depuis des mois, semblait se dissoudre dans cette atmosphère de primitivisme luxueux. Il observait Éléonore. Il voyait le tressaillement de ses omoplates, le grain de sa peau révélé par la lumière rasante avec une précision cruelle. Elle instrumentalisait son propre corps pour réveiller en lui une étincelle de

vie sauvage. Il comprenait le jeu et ses règles tacites. Le silence entre eux n'était pas une absence de mots, mais une accumulation de tensions, un ressort que l'on tend jusqu'à la rupture.

— Tu sens comme l'air est dense ? murmura Éléonore, sans se retourner.

Sa voix était un souffle qui se fondait dans le craquement du bois. Elle passa ses mains sur ses cuisses, un geste lent, exploratoire, comme si elle redécouvrait sa propre texture. Le frottement de ses paumes produisit un son sec, organique, qui fit écho dans le silence oppressant.

— On dirait que la forêt nous écoute, répondit Marc d'une voix sourde.

Il se leva, s'approcha d'elle, ses pas étouffés par le tapis. Lorsqu'il fut derrière elle, il se contenta de contempler le spectacle de son ombre démesurée qui mangeait la membrane de coton. Sur cet écran de cinéma primitif, le moindre mouvement devenait une chorégraphie érotique. Il posa ses mains sur les épaules d'Éléonore. Ses doigts étaient frais, mais sa paume était brûlante. Le contact fut un choc. Elle ferma les yeux, rejetant la tête en arrière contre son ventre, offrant sa gorge à la lueur ambrée.

C'est à cet instant que l'empreinte de l'intrus griffa l'épiderme de chanvre. Ce n'était pas une ombre portée par la lampe intérieure, mais une pression venue de l'extérieur. Une main immense, anonyme, dont les doigts s'écartèrent lentement contre la fibre. Elle ne se contentait plus d'effleurer ; elle explorait l'arête d'une couture avec une curiosité de prédateur, cherchant la faille par laquelle le regard se ferait toucher.

Le cœur d'Éléonore manqua un battement. La paroi de lin n'était plus une protection, mais une membrane poreuse séparant leur intimité de la sauvagerie du dehors. Marc s'immobilisa. Il vit comment cette main semblait caresser, à travers l'épaisseur du tissu, le contour de l'ombre d'Éléonore. C'était une violation symbolique qui figea son

sang avant de le faire bouillir.

— Ne bouge pas, chuchota Marc à son oreille, la voix chargée d'une autorité nouvelle. Regarde-le.

Éléonore fixa la main sur le voile de jute. Elle voyait le grain se tendre sous la pression. La sensation était vertigineuse. Elle se sentait disséquée par ce regard deviné derrière la paroi. La main anonyme descendit lentement le long de la silhouette projetée, suivant la ligne de sa colonne vertébrale, comme on caresserait une écorce précieuse. À chaque mouvement de l'inconnu, Éléonore sentait un frisson parcourir ses propres nerfs.

Elle se cambra davantage, offrant son dos à cette main d'ombre, jouant de sa vulnérabilité. Elle n'était plus seulement l'épouse de Marc ; elle était l'objet d'un culte sauvage. Marc descendit ses mains jusqu'à saisir ses poignets et les ramena derrière son dos, forçant sa poitrine vers la lumière, vers la paroi où l'autre main continuait son exploration silencieuse.

— Il te regarde, Éléonore. Il voit comme tu trembles.

La main extérieure s'arrêta brusquement, la paume plaquée à plat juste au niveau de ses reins. On devinait la force de la pression, la chaleur de l'intrus tentant de traverser la barrière. Éléonore sentit le tissu rugueux s'enfoncer dans son dos. Le contact n'était pas direct, mais il était plus intime que n'importe quel baiser. La forêt était entrée dans la tente. Elle laissa échapper un gémissement sourd, un cri de bête qui reconnaît son prédateur. Marc pressa son corps contre le sien. Elle sentit la dureté de son désir, la rigidité de cet homme renaissant sous l'œil du voyeur.

Marc la fit pivoter pour qu'elle lui fasse face, la pressant contre le tissu tendu, là où la main s'était posée. Le contact de la fibre sur son dos nu fut une agression délicieuse. Elle ouvrit les yeux et plongea son regard dans celui de son mari, y découvrant un

mélange de possession brutale et d'abandon.

— Encore, souffla-t-elle. Fais-lui voir qui je suis.

Marc saisit le bas de sa tunique de lin, la faisant remonter sur ses hanches. Sur la paroi, leurs ombres se mêlaient désormais en une créature hybride, un monstre de chair se tordant dans une agonie de plaisir. Dehors, l'ombre restait immobile, une gravité attirant tout vers elle. Un afflux de lave claire submergea le bassin d'Éléonore, une onde tellurique qui s'irradia jusqu'à la pointe de ses seins. La sueur faisait briller leurs corps, transformant leur peau en une surface réfléchissante captant les derniers reflets de la lampe.

La main réapparut sur la couture, cherchant l'interstice par lequel le regard deviendrait toucher. Éléonore, la tête renversée, vit les doigts s'agiter. Elle sentit le désir de Marc exploser contre elle. Elle s'accrocha à ses épaules, ses ongles marquant sa chair de croissants de lune rouges. La membrane de coton semblait sur le point de s'enflammer.

Soudain, une seconde main apparut sur la paroi, encadrant la silhouette du bassin d'Éléonore. Ce n'était plus une curiosité, c'était une prise de possession. Marc, sentant ce glissement, abandonna toute retenue. Ses mains quittèrent les hanches d'Éléonore pour se plaquer contre la toile, de part et d'autre des mains de l'étranger. À travers la fibre, un dialogue muet s'installa entre les paumes.

— Plus fort... hoqueta-t-elle, griffant le lin épais.

Elle voulait que l'anonymat de l'autre se dissolve dans la réalité de son contact. Le balancement de leurs corps faisait osciller la lanterne, et avec elle, tout le théâtre d'ombres tanguait. La lumière ambrée se faisait plus sombre, chargée du sang battant trop vite dans leurs tempes. Marc était un bélier de chair frappant contre une porte qui refusait de s'ouvrir.

Éléonore sentit le moment de bascule où le plaisir devient une petite mort. Elle se figea, les muscles tendus à l'extrême. À cet instant précis, les mains sur la paroi disparurent. Le vide qu'elles laissèrent fut plus violent qu'une gifle. Mais la présence n'était pas partie. Elle entendit le son d'une fermeture éclair manipulée avec une lenteur calculée. Quelqu'un voulait entrer dans la lumière.

Marc se redressa, les yeux fixés sur le rabat de tissu qui bougeait. Éléonore attendait que le dehors devienne le dedans. La lanterne vacilla une dernière fois avant de s'éteindre brusquement, plongeant la tente dans une obscurité totale. Dans ce noir d'obsidienne, le monde se rétracta brutalement. Seules restaient les visions internes d'Éléonore, des phosphènes nés sous ses paupières closes, des mandalas de pourpre et d'or vibrant dans le néant.

Un courant d'air froid, chargé de l'odeur de l'humus, s'engouffra dans l'espace. L'étranger était là. Elle ne le voyait pas, mais elle percevait sa masse, une senteur de cuir tanné et de terre mouillée. Une main se posa sur sa hanche. Elle était glacée par la nuit forestière, sa surface rude marquée par le travail. Éléonore se cambra. Marc, de l'autre côté, ancras ses doigts dans sa chair. Elle était prise en étau.

L'étranger approcha. Elle sentit un souffle court contre sa nuque. La pointe d'un doigt commença à tracer une ligne lente le long de sa colonne vertébrale. C'était une exploration chirurgicale. Marc ne luttait pas contre l'autre ; il fusionnait avec lui à travers le corps d'Éléonore. Il devenait le complice de sa propre dépossession.

Une main — celle de l'étranger — remonta vers son visage. Elle sentit des doigts calleux qui sentaient le métal et le cèdre. Elle entrouvrit la bouche. Le pouce de l'étranger pressa sa lèvre inférieure et s'introduisit entre ses dents. Elle goûta le sel de la nuit. Derrière elle, Marc poussa un gémissement étouffé. L'étranger s'agenouilla, leurs genoux se frôlant dans un choc thermique entre sa nudité et le pantalon de travail.

Le baiser de l'étranger fut une morsure vorace. Marc, derrière elle, réagissait avec une ferveur renouvelée, ses mains écrasant les pointes de ses seins durcies par le froid. Éléonore était une topographie de sensations pures, une étendue de peau infinie. Elle sentit le poids d'un corps, le glissement d'un pantalon qui tombe. La menace était maintenant physique, imminente.

L'étranger entra en elle avec une lenteur calculée. Elle se sentit envahie, dilatée. Marc accompagnait le mouvement, ses mains pressant ses hanches pour la guider. Le rythme s'intensifia. Ce n'était plus de la sensualité, c'était une lutte. Le relief de muscles et de sueur s'entrechoquait dans le noir. Éléonore était submergée. Le noir n'était plus noir ; il était irisé d'éclairs cérébraux nés de l'extase.

Le climax approcha comme une apothéose. Éléonore sentit le corps de l'étranger se pétrifier. Marc, lui aussi, atteignait le point de non-retour. Elle se laissa emporter, son cri vibrant dans les replis du lin. Elle sentit la décharge de l'étranger en elle, tandis que Marc s'effondrait contre son dos, son propre plaisir l'inondant.

Le silence retomba, troué seulement par le bourdonnement de l'absence. L'étranger se retira. Elle entendit le cliquetis d'une boucle de ceinture, le froissement du tissu. Une main se posa une dernière fois sur sa joue — une caresse légère — avant que le glissement de la porte de toile ne signale son départ. Le bourdonnement fit place au silence poisseux de la forêt.

Marc se laissa glisser à côté d'elle. Ils restèrent ainsi, naufragés dans le noir.

— Est-ce que tu l'as vu ? murmura Marc.

— Non, répondit-elle, la voix plus incisive. Je n'ai vu que son ombre. Mais j'ai senti ses yeux. Et c'est ce regard-là qui m'a rendue à toi.

Marc serra son étreinte. Ils emportaient avec eux le secret de la fibre et de l'ombre. Ils

étaient enfin réels, sculptés par l'invisible dans la vérité nue de leur chair partagée.  
Dans l'Éden de Cèdre, la nuit continuait sa course, veillant sur leur sauvage sérénité.

# Chapitre 9

## L'Éveil du Voyeur

La pénombre de la tente n'était pas une absence de lumière, mais une substance, une mélasse ambrée qui collait à leurs pores comme une seconde peau de sueur et de désir. L'odeur du cèdre, exacerbée par l'humidité de la forêt primaire, saturait l'air d'une fragrance résineuse qui montait à la tête comme un alcool brut. À l'intérieur de ce cube de lin écru, la lanterne à huile vacillait. Sa flamme incertaine léchait le verre noirci, projetant sur la paroi frémissante des ombres démesurées, des silhouettes de géants dansant une sarabande païenne sur les murs de leur sanctuaire.

Marc sentait le poids de la fatigue sociale s'évaporer, remplacé par une électricité statique. Éléonore était devant lui, à genoux sur les tapis de jute dont la fibre rugueuse marquait sa peau d'un semis de perles rouges. Elle était une apparition de nacre dans ce monde de terre et de bois. Son dos, cambré à l'extrême, offrait le spectacle d'une colonne vertébrale saillant sous une peau diaphane, chaque vertèbre comme un galet poli par le courant d'une rivière nocturne. Elle ne bougeait pas, mais il percevait sa vibration, ce besoin animal d'être l'objet d'un culte, ce désir d'être dévorée par les yeux avant de l'être par les sens.

C'est alors que l'indicible se produisit.

Un mouvement, infime, à la lisière de sa vision périphérique. Marc tourna lentement la tête, ses muscles se figeant dans une raideur de prédateur aux aguets. Là, sur la voile de chanvre qui les séparait du gouffre végétal, une main s'était posée. Ce n'était qu'une découpe noire, mais d'une netteté effrayante. Une main d'homme, large, aux doigts longs et écartés, qui semblait palper la membrane diaphragmatique de la tente avec une lenteur de fétichiste. Elle ne cherchait pas à entrer. Elle cherchait à

capter la chaleur de leur intimité à travers la fibre, à s'approprier le théâtre de leur chair.

Un frisson glacial parcourut l'échine de Marc, mais ce ne fut pas la peur qui l'envahit. Ce fut une décharge d'adrénaline pure. La présence de ce spectre tapi dans l'humus agit sur lui comme un catalyseur. L'inertie qui l'écrasait depuis des mois vola en éclats. Il n'était plus l'homme fatigué des bureaux de verre ; il redevenait le propriétaire, le mâle, l'acteur principal d'un drame dont le public était caché dans les ténèbres.

Il posa ses mains sur les hanches d'Éléonore. Ses doigts s'ancrèrent dans sa chair avec une autorité nouvelle. Il sentit le tressaillement de surprise de sa femme, le petit cri étouffé qui mourut dans sa gorge alors qu'il la tirait vers lui, l'obligeant à offrir sa silhouette à l'opacité mouvante.

— Marc... murmura-t-elle, la voix brisée.

— Chut, souffla-t-il contre son oreille. Regarde l'ombre, Éléonore. Regarde comme ils nous regardent.

Elle tourna la tête, ses yeux dilatés fixant la main étrangère plaquée contre le coton. Un sourire lent, presque cruel, étira ses lèvres. Elle ne chercha pas à se dérober. Au contraire, elle appuya son bassin contre celui de Marc. La silhouette sylvestre sur la paroi bougea, les doigts se crispant, comme si l'inconnu à l'extérieur pouvait ressentir la montée de leur fièvre.

Marc ne voulait plus seulement posséder Éléonore ; il voulait la mettre en scène, la sublimer sous le regard de l'étranger pour mieux se l'approprier. Il fit glisser ses mains le long de son ventre, remontant vers ses seins, durs comme des bourgeons d'hiver. Sous ses paumes, le cœur. Un oiseau captif. Un martèlement sauvage contre la cage des côtes.

Il la fit pivoter, la pressant contre le lin rugueux. Le contact du tissu froid et granuleux contre ses mamelons fit gémir Éléonore d'un plaisir mâtiné de douleur. Marc se colla contre elle, son corps entier devenant un rempart de muscle. Il pouvait voir, à travers la trame serrée du tissu, la forme vague d'une silhouette humaine, un trou noir dans le noir de la nuit.

— Tu sens comme il nous dévore ? murmura Marc, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd. Mais c'est pour lui que tu brilles, n'est-ce pas ?

Il saisit la nuque d'Éléonore, forçant son visage contre la membrane, là où la main de l'inconnu semblait vouloir la caresser de l'autre côté. C'était un acte de revendication territoriale. L'air dans la tente était devenu irrespirable, chargé d'un musc lourd. Il souleva la jambe d'Éléonore, son genou venant heurter la structure avec un bruit sec. Ses lèvres trouvèrent le creux de l'épaule, y imprimant une marque profonde. Il goûtait le sel de sa peau, le goût de l'effort. Elle répondit par un arc-boutement, ses ongles griffant le voile de chanvre.

La main sur la paroi glissa lentement vers le bas, suivant la courbe du dos d'Éléonore. C'était une danse à trois, un ballet d'une perversité élégante où le voyeur devenait le métronome de leur plaisir. Marc fit descendre sa main entre les cuisses d'Éléonore, là où la chaleur était un brasier. Elle était inondée, sa propre sève coulant le long de ses doigts comme un élixir précieux. Il voulait que l'autre voie, qu'il imagine, qu'il crève de ce qu'il ne pouvait toucher.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis que tu veux qu'il voie tout.

— Je veux... qu'il sache... murmura-t-elle dans un souffle saccadé. Montre-moi à lui...

Le son de sa voix impudique fut l'étincelle finale. Marc la saisit par la taille et la

souleva. Le lin se tendit sous leur poids, menaçant de se déchirer. Ils étaient à quelques centimètres seulement de la main de l'ombre. Il entra en elle avec une fureur de conquérant. Un choc sourd. La lanterne vacilla, faillant s'éteindre.

Le rythme était celui d'une marche guerrière. Cadencé par le craquement du bois. Froissement de la toile. À chaque poussée, il l'écrasait contre la membrane, forçant la chair d'Éléonore à épouser la forme de la main étrangère. Éléonore criait maintenant, des sons inarticulés qui se perdaient dans le feuillage. Marc, les yeux injectés d'un désir sombre, ne la lâchait pas. Il voyait la main de l'inconnu s'agiter, ses doigts se refermant comme s'ils voulaient saisir le vide. Cette impuissance de l'autre était le sel de son triomphe.

La sueur ruisselait sur leurs corps, créant un film luisant qui reflétait la flamme ambrée. Leurs peaux, en se rencontrant, produisaient des sons de cuir humide, une musique organique se mêlant au chant des insectes. Le temps n'existait plus. Il n'y avait que ce va-et-vient, cette tension extrême entre l'intérieur et l'extérieur.

Marc accéléra la cadence, ses mains enserrant la gorge d'Éléonore pour sentir le passage de son souffle. Il vit dans ses yeux sa propre sauvagerie reflétée. La fin de son inertie. La main sur la toile, dans un ultime geste d'adoration, s'aplatit brusquement contre la paroi. Ce contact visuel déclencha l'explosion. Marc se vida en elle avec un rugissement, son corps tendu comme un arc prêt à rompre. Éléonore se cambra jusqu'à la rupture, ses ongles déchirant enfin superficiellement le lin.

Pendant de longues secondes, le monde s'arrêta. Seule la flamme de la lanterne, épuisée, continuait de projeter une lueur mourante. Leurs souffles heurtés étaient les seuls bruits dans le silence de mort de l'Éden. Puis, lentement, l'ombre de la main se retira. Elle glissa le long de la paroi, s'effaçant peu à peu dans le noir total. Un bruissement de feuilles sèches indiqua que l'intrus s'éloignait, regagnant les profondeurs de la forêt.

Marc resta un long moment effondré contre Éléonore. Il sentait la rugosité de la paroi contre son front. Il était vidé, mais pour la première fois depuis des années, il se sentait vivant. Électrique. Il recula doucement. Éléonore resta prostrée, ses épaules secouées par des spasmes résiduels. Elle tendit une main tremblante vers l'endroit où l'ombre avait disparu, cherchant un reste de chaleur, une empreinte de ce regard invisible.

Le silence reprit ses droits, mais ce n'était plus le silence de l'ennui. C'était un silence habité. Ils étaient devenus le spectacle de la forêt, et dans ce regard occulte, ils avaient retrouvé le chemin de leur propre vérité. Marc s'approcha de la lanterne et, d'un souffle court, éteignit la flamme.

L'obscurité fut totale. Ils n'étaient plus que deux corps perdus dans le noir. Mais dans cette obscurité, Marc savait qu'Éléonore le regardait, et qu'au-delà de l'écran de coton, les yeux de l'Éden restaient grands ouverts.

# Chapitre 10

## Rythmes Organiques

L'obscurité, au-delà de la fine membrane de toile écru, n'était pas un vide, mais une présence compacte, une haleine de terre mouillée et de fougères écrasées qui pesait contre les parois de l'Éden de Cèdre. À l'intérieur, la petite lanterne à huile luttait contre cet océan de ténèbres. Sa flamme vacillante distillait une clarté presque solide, une lumière d'ambre fondu qui semblait doré la peau avant même de la chauffer.

Éléonore se tenait au centre de la structure, les pieds ancrés dans le grain rugueux du cèdre. Elle était une antenne vivante, captant les ondes de la forêt et, surtout, le poids des regards invisibles que la nuit postait derrière la toile. Face à elle, Marc commençait à muer. La sueur perlait à la lisière de ses cheveux, rosée saline brillant comme des diamants noirs sous l'éclat de la mèche. Le silence n'était rompu que par le craquement sporadique du bois qui travaillait et le sifflement ténu de la lampe.

Elle fit un pas. Le contact de la toile contre son épaule fut une décharge abrasive, un rappel de la sauvagerie du lieu. Ses mains cherchèrent le rythme du cœur de Marc sous le lin de sa chemise. Elle sentit la fibre, la chaleur de la chair, et cette inertie citadine qui cédait enfin la place à une tension minérale.

— Regarde, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de velours. Regarde ce que nous devenons.

La lanterne projetait leurs ombres contre la paroi. Sous cette membrane de coton, Éléonore devinait l'invisible : des pupilles dilatées, des souffles retenus, une foule de spectateurs sans visages se repaissant de sa nudité projetée. Cette certitude fut l'étincelle ; elle ne s'offrait plus à un homme, mais à la nuit tout entière. Leurs

silhouettes fusionnaient, s'entremêlaient en un ballet saccadé qui imitait la croissance chaotique des racines sous l'humus.

Marc saisit ses poignets. Ses paumes étaient calleuses, marquées par une force brute. Il la tira vers lui avec la faim d'un homme qui redécouvre le goût du sang. Leurs corps se heurtèrent. Le bruit de l'impact fut sourd, charnel, un battement de tambour résonnant dans toute la tente. Éléonore laissa échapper un gémissement étranglé alors qu'il plongeait son visage dans le creux de son cou, aspirant son odeur de musc, de pluie et d'adrénaline.

Il déboutonna sa chemise avec une lenteur rituelle. Chaque bouton qui cédait était un verrou qui sautait. La lumière ambrée lécha la naissance de ses seins, dessinant des courbes de marbre chauffé. Marc la fit pivoter pour qu'elle soit dos à lui, face à la toile, face au public de la forêt.

— Sens-tu leur regard ? souffla-t-il contre son oreille.

— Je le sens comme une brûlure. Ne t'arrête pas.

Il obéit. Ses mains remontèrent le long de ses flancs, une exploration tactile sans repos. L'élégance laissait place à une urgence organique. Il la pressa contre l'un des poteaux de cèdre. L'écorce griffa le dos d'Éléonore. Elle accueillit cette morsure comme une preuve de réalité. L'ombre sur la paroi s'affola, monstre à deux dos dont les membres s'étiraient jusqu'au sommet de la tente.

Le rythme devint alors une pulsation pure. Marc cherchait en elle une fontaine de vie qu'il puisait à grands traits. Les assauts rythmés par le bois, les pressions telluriques de son bassin, tout concourait à une fusion impossible. La sueur coulait librement, créant un film glissant entre leurs épidermes. Leurs souffles s'entremêlaient en une nuée de vapeur.

Le rythme s'accéléra, s'accordant au vent qui faisait frissonner les cimes. C'était un tempo primitif. Éléonore sentit une force tectonique monter de ses entrailles. Elle se cambra. Elle voulait qu'il la brise, qu'il la reconstruise, qu'il fasse d'elle cette créature de l'ombre dansant sur la toile.

— Plus fort, Marc... Que la forêt nous entende.

Il ne retenait plus rien. Il était redevenu un animal de la forêt, puissant, sans remords. Les craquements du bois se firent plus fréquents, plus secs, mimant le fracas des branches mortes sous le pas d'un prédateur. La lanterne vacilla, projetant des éclats de lumière erratiques. La scène devint stroboscopique, un film muet tourné à l'aube de l'humanité.

Éléonore agrippa la toile. La texture rugueuse s'enfonça sous ses ongles. Elle sentait la tension des cordages qui gémissaient. Elle était le centre d'un cyclone. Leurs ombres sur la membrane formaient une seule entité obscure, une tache d'encre organique palpitant au rythme de leurs reins. C'était une fresque érotique dessinée par le feu.

Soudain, un froissement retentit juste derrière la paroi, là où elle appuyait son front. Un souffle. Le frôlement d'une étoffe. L'étranger était là, à quelques millimètres de sa peau. Cette proximité injecta une dose de pure adrénaline dans ses veines. Elle poussa un cri, un appel sauvage qui s'évada sous la canopée.

Marc s'engouffra dans cette faille. Le rythme devint frénétique. Courtes inspirations. Muscles tendus. Pressions. Chocs. La structure entière semblait respirer avec eux. L'odeur du bois chauffé devint suffocante, vapeur de résine montant à la tête comme un vin vieux.

Puis, dans un dernier sursaut de flamme, la lanterne inonda la tente d'une clarté de soufre avant de s'éteindre. Le noir devint absolu. Le monde se réduisit aux points de

contact : la rugosité du tapis, la morsure d'une dent sur un lobe, le glissement fluide de la sueur. Marc la souleva, l'attirant contre son torse. L'impact final fut une collision d'âmes, une déflagration qui les laissa exsangues.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le fracas précédent. Ils restèrent soudés, deux naufragés sur une île de bois et de toile. Éléonore ne détournait pas le regard de l'obscurité. Elle savait que ceux qui avaient regardé étaient toujours là, quelque part dans le noir, respirant le même air chargé de désir.

Sous l'œil de l'étranger, ils s'étaient enfin retrouvés. Marc écarta une mèche de cheveux de son front. Plus besoin de masques. Ils s'allongèrent sur le tapis de chanvre, leurs membres s'entremêlant comme des racines cherchant la profondeur du sol. La forêt les acceptait enfin. Ils n'étaient plus des intrus, mais des fibres supplémentaires dans le bois, des ombres parmi les arbres. Dans le silence de l'Éden, leurs deux cœurs ne formaient plus qu'une seule pulsation, accordée à celle de la terre profonde.

# Chapitre 11

## La Frontière de Toile

Le silence de la forêt primaire n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une nappe de sons sourds où le craquement d'une branche morte résonnait comme un coup de tonnerre. À l'intérieur de la tente, l'air saturé de l'effluve huileuse du cèdre se mêlait à la senteur âcre de la lampe à pétrole. Éléonore sentait chaque pore de sa peau s'ouvrir, aspirer cette atmosphère de sève et de pénombre. Elle s'avança vers le parchemin textile de la paroi, ses pieds nus s'enfonçant dans l'épaisseur des tapis de laine brute.

C'était une étamine de coton où venait mourir la brûlure de sa chair face au gel de l'abîme. Une frontière dérisoire séparant son intimité du froid sidéral de la nuit sylvestre. Elle pressa sa paume contre la toile. Le choc thermique fut immédiat. De l'autre côté, à peine à quelques millimètres, régnait l'humidité de l'humus, le souffle des arbres centenaires, et ce vide habité qu'elle devinait peuplé de regards.

Elle savoura la rugosité du grain sous ses phalanges. Elle l'imaginait, dans le jais absolu, ce voisin sans visage dont elle avait perçu le frôlement des pas plus tôt. Elle n'était plus une femme dans une chambre ; elle était une projection, une entité de lumière et d'ébène offerte au voyeurisme de la forêt. Derrière elle, le souffle de Marc se fit plus proche. Elle ne se retourna pas, sentant l'inertie de son mari se briser sous la mise en scène. Il comprit qu'ils n'étaient plus seuls, qu'ils devenaient les acteurs d'un drame muet.

« Marc, » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un froissement de soie.

Elle se plaqua contre la paroi. Le froid minéral lui arracha un frisson qu'elle rechercha

comme une morsure. Marc posa ses mains sur ses hanches. Sa chaleur volcanique contrastait avec la rigueur de la nuit. Il se colla contre son dos, son torse battant contre ses omoplates. Ils formèrent une seule masse sombre. Éléonore imaginait leur silhouette fusionnée sur l'écran ambré : une forme géante, monstrueuse, s'étirant jusqu'au sommet de la structure. Elle offrit son cou à la lanterne pour que chaque courbe soit détournée avec une précision chirurgicale par la flamme.

« Ils nous regardent. Je le sens, » souffla-t-elle.

Marc ne répondit pas. Sa réponse fut physique, brute. Il glissa une main sous la soie légère de sa nuisette, remontant le long de sa cuisse. La peau d'Éléonore s'électrifa. Elle imaginait cette main, devenue une ombre immense de l'autre côté, saisissant sa propre jambe de lumière. Elle était à la fois le sujet et l'objet, la chair et l'image. Marc pressa son visage dans le creux de son épaule, respirant son musc. Ses dents effleurèrent sa peau, menace délicate qui la fit gémir. Le son portait loin dans le silence. Elle voulait que chaque soupir soit une note dans cette symphonie sauvage composée pour l'invisible.

Il la fit basculer vers l'avant. Éléonore sentit ses seins s'écraser contre la fibre de coton. Le froid extérieur traversait le tissu pour mordre ses mamelons dressés. Collision entre le feu et la glace. Marc libéra son sexe, pressant sa dureté d'airain contre ses fesses.

« Regarde l'ombre, Marc. Regarde ce que nous sommes pour eux. »

Sur la toile, le mouvement de leurs corps créait un ballet de formes mouvantes, une abstraction érotique. La lumière, placée bas, les transformait en géants s'accouplant dans un temple de cèdre. Cette vision brisa l'ultime retenue de Marc. Sa fatigue s'évapora, remplacée par une nécessité de reconquête.

Il l'envahit d'une poussée souveraine, brisant le dernier rempart de sa pudeur.

Éléonore laissa échapper un cri qui vint mourir contre la paroi. La sensation fut celle d'une invasion de chaleur balayant le froid de la membrane. Elle se cramponna à la structure, ses doigts griffant l'écorce brute, sentant la sève résiduelle coller à sa peau. Chaque assaut la projetait contre le lin tendu. La paroi vibrait au rythme de leur union, comme si la tente elle-même était un poumon vivant au milieu de la forêt.

Leur cadence fut d'abord une exploration, un dialogue de muscles et de soupirs. Éléonore n'était plus une femme civilisée ; elle était une créature de fibre et de sang. Elle cherchait le regard de l'autre par un sixième sens érotique. Elle se frotta latéralement contre le tissu, cherchant la texture granulée sur toute sa surface. La sueur perla sur son front, coula entre ses seins, rendant chaque contact plus organique. L'odeur de leur sexe se mêla au pétrole lampant.

« Plus fort, » ordonna-t-elle dans un souffle saccadé.

Marc obéit. Son mouvement devint animal. Il n'était plus le mari ; il était l'instrument de l'exhibition. À chaque poussée, la structure gémissait. Éléonore sentait les mains de Marc labourer ses hanches, laissant des marques rouges, trophées de cette nuit sauvage. Elle était exposée, livrée. Ses yeux fixaient la lanterne. La flamme dansait, projetant des éclats d'or. Elle voyait l'ombre de sa main s'agiter comme une aile de corbeau sur le tissu. La frontière s'effaçait. Était-elle dans la tente ou était-elle devenue l'ombre errant dans les bois ?

Marc augmenta la cadence. Son râle se brisait contre ses dents. Il la maintenait contre le coton avec une force qui lui coupait le souffle. Éléonore sentait le froid de la nuit lutter contre la chaleur de son ventre, combat élémentaire la transportant aux confins de la conscience. Elle se liquéfiait en sève, en lumière.

Le contact de la toile devint addictif. Elle voulait s'y fondre. Soudain, une pression répondit à la sienne de l'autre côté. Une vibration. Quelqu'un, dehors, avait posé sa propre paume exactement là où elle pressait sa chair. Un frisson électrique parcourut

son échine. Elle imaginait l'étranger, le visage à quelques millimètres du sien, séparé par le lin. Il entendait le choc des corps et le glissement de la sueur.

Elle ondula, forçant Marc à sentir chaque millimètre de leur union. Elle faisait durer l'agonie de cette exposition. Elle était le foyer de convergence de toutes les pulsions du périmètre. Marc la retourna soudain, l'arrachant à la paroi pour la plaquer contre le poteau central. Le contact de l'écorce froide contre son dos fut un choc. Elle faisait maintenant face à la toile, face à ces spectres.

Elle voyait tout. La lanterne projetait l'ombre de Marc, immense, couvrant la paroi. Et dehors, les silhouettes s'étaient rapprochées. Elle devinait la buée de leur respiration contre le parchemin textile. Elle accrocha ses jambes autour de la taille de Marc, l'invitant à briser sa retenue. La douleur de l'écorce n'était qu'un piment. Elle se sentait ouverte, exposée comme un fruit mûr.

Le rythme devint un martèlement sourd, s'accordant au balancement des arbres. Tout transpirait le sexe et le bois chauffé. Éléonore sentit la vague finale monter, une marée de sève brûlante. Elle vit une main, de l'autre côté, se poser à la hauteur de son sexe, paume fantôme recueillant sa chaleur. C'était le climax de leur théâtre d'ombres. La fusion ultime du voyeur et de l'acteur.

Marc poussa un cri déchirant qui brisa le silence millénaire. Il s'effondra contre elle, son corps secoué de spasmes. Éléonore resta suspendue, les yeux fixés sur la toile. Lentement, les ombres extérieures se détachèrent, redevenant des taches d'obscurité parmi les troncs. La pression disparut, laissant un vide soudain. Le spectacle était terminé.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le cri. On n'entendait plus que le crépitement de la lampe en fin de vie. Marc glissa au sol, l'entraînant. Ils restèrent entremêlés sur le tapis, deux corps rendus à la réalité minérale. Éléonore sentait la sueur refroidir. Elle regarda la paroi de toile. Elle n'était plus qu'une surface

inanimée. Mais elle savait. Elle sentait encore la pression de cette main étrangère. Elle avait été vue.

Elle se redressa, observant Marc. Il avait retrouvé son visage de pierre. Elle comprit qu'elle avait besoin de l'obscurité du dehors pour supporter la clarté du dedans. Elle se leva, nue, et s'approcha de la paroi. Elle posa sa main là où l'autre avait été. Le tissu était froid, imprégné de rosée. Elle offrit sa nudité à l'invisible une dernière fois, mais la nuit était redevenue souveraine. Éléonore sourit. Elle avait trouvé sa vérité à la lisière du monde des hommes et de celui des bêtes. Elle retourna s'allonger, fermant les yeux sur l'image de ces ombres géantes qui avaient fait d'elle une déesse de la nuit.

# Chapitre 12

## Le Chuchotement des Ombres

La lumière de la lanterne à huile vacillait, une pulsation ambrée qui semblait suivre le rythme de mon propre sang. Dans l'étroit périmètre de la tente, l'air s'était épaissi, chargé d'une humidité qui ne devait rien à la forêt primaire entourant l'Éden de Cèdre, mais tout à la moiteur qui sourdait de nos pores. L'odeur était une signature : celle du cèdre chauffé à blanc par la lampe, mêlée à l'humus profond, ancestral, qui s'insinuait sous les pans de l'écran écru. Ici, le luxe n'était pas dans la soie ou l'or, mais dans la brutalité du minéral et la vérité du bois brut.

Je sentais le regard de Marc peser sur mes épaules, un poids physique, chaud, presque douloureux. Il était assis sur le bord du lit de camp, sa silhouette massive découpée par la flamme, transformée en une ombre colossale projetée contre la membrane de lin. Pour la première fois depuis des mois, l'inertie qui l'habitait, cette lassitude sociale qui l'avait lentement éteint comme une vieille écorce, semblait s'effriter. Il ne me regardait pas simplement ; il me lisait, il me parcourait comme un territoire qu'il s'apprêtait à reconquérir.

Le silence de la forêt n'était pas un vide. C'était un tissu sonore complexe, fait de craquements de branches et du frôlement des fougères. Mais soudain, une autre note s'invita dans la symphonie sylvestre. Un souffle. Trop court pour être celui d'une brise, trop rythmé pour appartenir à l'aléatoire de la nature. Je me figeai, le dos cambré, mes doigts s'enfonçant dans la rugosité de la couverture de laine.

— Marc, murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un fil électrique.

Il ne répondit pas. Il avait entendu, lui aussi. Sa respiration, jusque-là lente et

profonde, s'était suspendue. Ses yeux, d'ordinaire si calmes, brillaient maintenant d'une lueur fauve, celle d'un prédateur qui accepte de devenir la proie d'un regard invisible. Dehors, de l'autre côté de ce rempart de fibre si mince qu'il n'était qu'une voile entre la civilisation et la sauvagerie, il y avait quelqu'un. Une présence concrète : le craquement d'une semelle moderne sur le sol forestier, l'effluve décalé d'un parfum citadin qui jurait avec l'odeur du bois.

Marc se leva, ses mouvements dépouillés de toute leur fatigue habituelle. Il n'était plus l'homme des bureaux ; il devenait une entité de chair et de muscle, un officiant de ce rituel païen. Il s'approcha de moi, et je vis sa main s'avancer vers la lampe.

— Ne l'éteins pas, soufflai-je, presque un ordre.

— Je sais, répondit-il, sa voix basse, chargée d'une intensité nouvelle. Ils ne verront que ce que nous déciderons de leur offrir.

Il déplaça la lanterne de quelques centimètres. Le changement d'angle fut immédiat. Nos ombres sur la paroi s'étirèrent, devenant des géants obscurs, des figures de légende se dévorant l'une l'autre sur la peau de l'abri. Nous étions au point de rupture, là où la sève s'apprête à jaillir de l'écorce fendue ; l'air saturé d'huile ne demandait qu'une étincelle pour nous consumer.

Le bruit revint. Une expiration nette. Quelqu'un était là, à quelques millimètres de moi, séparé seulement par le grain du tissu. Marc posa ses mains sur mes hanches. Ses doigts étaient brûlants, mais là où ils touchaient ma peau, ils semblaient marquer mon corps de son empreinte. Il me fit pivoter lentement, me plaçant face à la paroi où nos ombres dansaient. Je me vis : une silhouette dont les courbes étaient accentuées par la lumière rase. Et derrière moi, lui, immense, protecteur.

— Tu les entends ? me demanda-t-il à l'oreille.

— Oui, dis-je, mes yeux fixés sur notre double obscur. Ils attendent.

Il fit glisser ses mains le long de mes cuisses, soulevant la soie légère de ma nuisette qui semblait incongrue. Ce contact fut accueilli par un écho immédiat : un froissement de vêtement à l'extérieur, comme si quelqu'un dehors s'était rapproché, incapable de résister à l'attraction de ce drame sensoriel. Marc s'agenouilla devant moi. Ses doigts explorèrent la texture de ma peau avec une lenteur exploratoire qui me torturait délicieusement. Il savait que ma jouissance passait par ce regard étranger, par cette mise en scène de mon propre désir.

Je rejetai la tête en arrière, perdant mes contours de femme pour épouser la verticalité des bois ; mon sang n'était plus qu'une sève lourde, irriguée par le regard de la nuit. Les sons extérieurs se mêlaient désormais aux nôtres. Un étranger, là-bas, dans le noir total, respirait à l'unisson avec Marc.

— Regarde-toi, murmura Marc. Regarde ce qu'ils voient.

Sur la toile, sa silhouette s'était fondue dans la mienne. Je voyais mes propres mains se crispier sur les épaules de Marc, et l'ombre de ce geste était d'une violence esthétique qui me coupa le souffle. La rugosité du lin contre laquelle je finis par m'appuyer était un rappel brutal de la réalité. C'était froid, strié de fibres qui griffaient ma peau nue. Mais derrière ce voile, il y avait la vie.

Je portai ma main à la paroi. À cet instant précis, une ombre se découpa sur l'extérieur. Une main humaine vint se poser de l'autre côté, exactement là où se trouvait la mienne. Le contact était indirect, médié par la fibre, mais il fut plus électrisant que n'importe quelle caresse. Je sentis la pression ferme de l'inconnu, sa chaleur d'homme luttant contre la fraîcheur nocturne de la forêt, créant un contraste thermique saisissant avec la paume de Marc qui pressait mon autre hanche de l'intérieur. Ce sandwich sensoriel me fit chanceler.

Marc vit la main. Il vit l'ombre de l'étranger s'imprimer contre la nôtre. Loin de s'arrêter, il intensifia ses mouvements, ses mains devenant plus possessives. Il m'ancrait dans le sol de bois tandis que le regard du monde invisible nous dévorait.

— Ne bouge pas, commanda-t-il, alors qu'il me pressait davantage contre la paroi, me forçant à un contact total avec cette membrane qui nous séparait de l'abîme.

Il n'y avait plus que nos respirations entrelacées : la mienne, saccadée ; celle de Marc, puissante ; et celle, sourde et avide, qui venait de l'autre côté. La tente vibrait. Chaque fibre semblait saturée d'érotisme. Je me sentais devenir fibre. Ma peau n'était plus une limite, elle était un passage. Marc s'empara de mes lèvres avec une sauvagerie qui me fit perdre pied. Il utilisait mon corps pour narguer l'obscurité.

Dehors, le murmure reprit. Un chuchotement indistinct, le son de corps qui s'ajustent pour ne rien perdre de la chorégraphie. Ils étaient là, spectateurs captifs de notre intimité transformée en spectacle sauvage. Marc me saisit par la taille et me souleva légèrement, m'écrasant contre la paroi de lin. Je sentis la résistance de la toile, et de l'autre côté, je perçus le retrait précipité de la main de l'étranger, surpris par la violence de notre mouvement.

Mais il ne partit pas. Il recula d'un pas, et je vis son ombre entière se dessiner sur le rempart de fibre. Un homme. Immobile. Il nous dévorait.

— Plus fort, murmurai-je contre le cou de Marc. Fais-leur savoir.

Marc répondit par une pression accrue, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une détermination qui me fit pousser un cri pur, lequel déchira la nuit de la forêt pour aller se perdre dans les cimes. Ce cri était l'appel de la sauvagerie retrouvée. Le théâtre d'ombres n'était plus une métaphore ; c'était notre seule réalité. Dans cette tente de bois, nous étions en train de réécrire les règles de notre désir sous l'œil brûlant de l'étranger qui, dehors, continuait de respirer au rythme de notre plaisir. La membrane

des ombres était devenue notre plus bel écrin, et tandis que Marc me revendiquait une dernière fois, je sus que nous ne serions plus jamais les mêmes. La forêt, témoin complice, referma son manteau de cèdre sur notre secret.

# Chapitre 13

## L'Ouverture du Sanctuaire

L'index d'Éléonore se posa sur le curseur de la fermeture éclair, morceau de métal froid vibrant sous sa pulpe, chargé de l'électricité statique de la toile. Le silence de la forêt, linceul de velours pesant, se tendit dans l'attente du sacrilège. Marc, à quelques centimètres d'elle, laissa échapper un souffle rauque, avertissement sans paroles qui mourut dans la chaleur ambrée de la tente. Elle ne le regarda pas. Ses yeux étaient fixés sur la couture rectiligne, frontière dérisoire entre leur sanctuaire de cèdre et l'immensité vorace de la nuit sylvestre.

D'un mouvement lent, presque religieux, elle amorça la descente.

Le son fut une déchirure. Un grincement de dents d'acier contre la fibre brute qui résonna dans la structure de bois, coup de tonnerre étouffé. À mesure que la fente s'élargissait, la membrane de leur intimité cédait. L'air extérieur, saturé d'une humidité glacée et du parfum âcre de l'humus en décomposition, s'engouffra dans la tente, amant brutal et mal dégrossi. Il heurta de plein fouet la moiteur de leurs corps, provoquant sur la peau d'Éléonore une floraison immédiate de chair de poule, frisson électrique remontant le long de sa colonne vertébrale pour s'égarer dans la racine de ses cheveux. L'odeur changea instantanément ; au cèdre chauffé et au musc du désir succéda l'haleine de brume qui stagne au ras du sol.

Éléonore s'écarta légèrement, laissant la toile s'entrouvrir sur une verticale de ténèbres absolues. De l'extérieur, la tente ressemblait à un fruit mûr dont l'écorce vient de se fendre, révélant une pulpe d'or liquide. Dans la lueur vacillante de la lanterne à huile, le visage de Marc n'était plus qu'un paysage d'ombres et de reliefs abrupts. Elle vit la lutte dans ses yeux : le vieux réflexe du protecteur qui veut

refermer la brèche, et l'étincelle nouvelle, plus sombre, de l'homme qui se sait observé.

— Regarde, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de soie. Ils sont là. Je sens leur souffle sur ma peau.

Elle attrapa la main de son mari, la guidant vers l'ouverture. Ses doigts étaient brûlants, contrastant avec la bise sylvestre qui léchait déjà ses propres flancs. Là, à la limite du monde civilisé et de la forêt primaire, la lumière de la lampe projetait leurs silhouettes sur la paroi opposée, ombres gigantesques et déformées s'étirant pour caresser le noir de la nuit. Éléonore se colla contre lui, son dos contre son torse, sentant le battement sourd et irrégulier de son cœur à travers le coton fin de sa chemise ouverte. Elle voulait qu'il sente l'exquise torture du froid mordant ses tétons durcis tandis que sa chaleur à lui l'enveloppait par l'arrière.

— Touche-moi, Marc. Maintenant. Devant eux.

Ce n'était pas une demande, mais un ordre né de la nécessité viscérale de ne plus s'appartenir tout à fait. Elle voulait devenir une image, un trophée offert à la forêt. Marc hésita une fraction de seconde, ses doigts effleurant la lisière de la toile rugueuse, avant de plonger dans la chaleur de son giron. Sa main était grande, calleuse, main de bâtisseur éteint retrouvant soudain la sève de sa jeunesse. La morsure de l'air sur son ventre exposé et la paume de Marc, tison remontant vers ses seins, créaient un court-circuit sensoriel.

Marc ne luttait plus contre l'exhibition, il s'en servait comme d'un carburant. Il la pivota pour qu'elle fasse face au vide noir. Elle se retrouva suspendue à l'entrée, les pieds sur le plancher de bois brut, les yeux plongeant dans l'obscurité insondable où elle croyait déceler des silhouettes mouvantes, présences anonymes attirées par la lueur. Le froid la gifla, caresse glaciale déclenchant une vague d'adrénaline pure. Elle agrippa les montants de la structure, ses ongles s'enfonçant dans la fibre végétale. Ils

formaient une sculpture de chair et d'ombre, monument à la luxure consciente.

— Ils attendent, murmura Marc, sa voix chargée d'une gravité nouvelle. Ils veulent voir la fin du monde.

Il fit glisser sa main sous la robe légère, trouvant la peau nue, vibrante. Ses doigts descendirent avec une précision chirurgicale. Éléonore lâcha un gémissement qui franchit le seuil de la tente pour s'égarer dans les cimes. C'était un cri de libération, une offrande. Elle sentit la sève monter en elle, flux chaud répondant à l'appel de la terre mouillée. Leurs corps, dans ce théâtre d'ombres ambrées, n'étaient plus seulement de la chair ; ils étaient des symboles, la représentation vivante de la lutte entre la retenue et l'abandon. La lanterne à huile projetait leurs ébats en dimensions épiques, transformant l'acte privé en une fresque primitive sur l'écran de toile.

Éléonore vit le contrôle de Marc s'effriter. Sa respiration n'était plus qu'une scansion, battement de tambour saccadé dans le creux de son oreille. Il la pétrissait avec un désespoir magnifique, cherchant à imprimer sa marque avant que la forêt ne les engloutisse. À cet instant précis, elle crut voir, à la lisière de la clairière, une main se poser sur un tronc de cèdre, ombre plus dense que les autres. Loin de l'effrayer, cette vision déclencha une explosion de plaisir anticipé. Elle ferma les yeux, proie consentante sous les griffes d'un prédateur qu'elle avait elle-même invoqué.

Marc la souleva, ses jambes s'enroulant autour de sa taille, son dos pressé contre le montant de bois. Ils étaient à la frontière exacte entre l'intérieur et l'extérieur, entre le feu et la glace. Leurs membres, racines luttant pour le même sol, s'entrelacèrent avec une ferveur renouvelée. Le bassin d'Éléonore était pris de secousses incontrôlables, son cri s'éleva, note longue fendait l'air de la clairière, tandis que Marc s'effondrait contre elle, le corps secoué par des spasmes de libération.

Le silence qui suivit fut d'une densité terrifiante. Seul le crépitement de l'huile et le bruissement des feuilles subsistaient. Éléonore, les yeux fixés sur l'extérieur, vit

l'ombre se détacher du tronc de cèdre. Un mouvement fluide, esprit retournant à la terre. Elle expira une vapeur blanche, ses pores picotant sous l'effet du refroidissement brutal de leur sueur commune. Marc ne bougeait pas, son poids était une ancre rassurante. Il s'était éteint, mais c'était l'extinction paisible d'un incendie ayant tout dévasté.

Elle porta sa main à la fermeture éclair, mais hésita. Elle aimait cette blessure ouverte sur la nuit. La membrane des ombres n'était pas la toile de coton, mais la limite de leur propre pudeur qu'ils venaient de franchir. Elle passa une main dans les cheveux de Marc, complicité née de la transgression.

— Tu l'as vu ? chuchota-t-elle.

— Je l'ai senti, dit-il simplement.

D'un geste délibéré, il n'abaissa pas la fermeture. Au contraire, il l'ouvrit de quelques centimètres supplémentaires. Le sanctuaire était désormais une gueule béante sur l'inconnu. Ils s'allongèrent sur les fourrures, à vif, exposés, mais entiers. La lanterne commença à faiblir, le réservoir arrivant à sec. La mèche carbonisée émit une dernière lueur bleutée avant de s'éteindre complètement. Le noir devint absolu, velours dans lequel leur nouvelle identité allait macérer.

L'Éden de Cèdre avait tenu sa promesse : il leur avait rendu leur part de nuit. Sous la membrane, la vie pulsait, sourde et magnifique, libérée du carcan du secret. Ils étaient vus. Ils étaient vécus. Éléonore ferma les yeux, sentant la présence de la forêt contre sa peau comme une main invisible. Le théâtre d'ombres était clos pour la nuit, mais elle savait que dès le lendemain, les parois de la tente attendraient de nouveaux récits, écrits avec la sève de leurs corps et le regard de l'Autre.

# Chapitre 14

## Le Climax de l'Éden

La mèche de la lanterne, noyée dans un reste d'huile ambrée, vacillait en une agonie héroïque. Elle projetait sur la toile écrue de la tente des lueurs fauves, des éclats d'or mourant qui léchaient les parois de bois brut. Dans ce cube de tissu tendu, l'air s'était épaissi, saturé par l'odeur entêtante du cèdre chauffé, une résine primitive qui se mêlait à la moiteur saline des corps. À l'extérieur, la forêt primaire de l'Éden de Cèdre respirait d'un seul bloc : un silence organique, oppressant, où chaque craquement de branche semblait être le prélude à une intrusion.

Éléonore sentait la rugosité de la couverture de laine sous ses genoux nus, un contact abrasif qui accentuait la sensibilité électrique de sa peau. Elle était en appui, les bras tendus, les mains ancrées dans le bois du plancher dont elle devinait les rainures, la fibre brute. Derrière elle, Marc était une masse de chaleur, une présence minérale. Son souffle, d'ordinaire si mesuré, n'était plus qu'un grondement sourd qui venait mourir contre sa nuque, soulevant les mèches rebelles de ses cheveux trempés de sueur.

Elle le savait : de l'autre côté du voile diaphane, l'obscurité n'était pas vide. Elle sentait cette assemblée d'ombres anonymes nichées dans les replis du sous-bois. Pour ces voyeurs de l'ombre, la tente n'était plus un refuge, mais un écran de cinéma primitif. La lanterne, placée au sol, magnifiait leur étreinte, transformant leurs gestes en une danse de géants noirs projetés contre la paroi translucide. Chaque cambrure d'Éléonore, chaque coup de boutoir de Marc devenait une fresque mythologique, un spectacle de sève et de muscles offert à la nuit.

— Regarde, Marc... murmura-t-elle, la voix brisée par une expiration courte. Regarde

ce que nous leur donnons.

Marc ne répondit pas. L'inertie qui l'avait habité pendant des mois, cette fatigue grise de l'homme de bureau, s'était évaporée pour laisser place à une fureur première. Ses mains, larges et calleuses, s'emparèrent des hanches d'Éléonore avec une autorité nouvelle. Il ne la tenait plus, il la possédait comme on prend possession d'un territoire indompté. Le contact de ses paumes brûlantes sur la peau frissonnante de la jeune femme créa un court-circuit. Éléonore ferma les yeux, sa tête basculant en arrière, offrant la ligne tendue de sa gorge à la lueur vacillante.

Elle se voyait par l'œil de l'esprit : une silhouette de jais se tordant sous l'assaut d'un faune invisible. Cette pensée la brûlait plus sûrement que la proximité de la flamme. Son besoin viscéral d'être vue, de ne plus être une simple présence domestique mais une icône de désir, s'assouvissait enfin dans cette mise en scène impudique. Elle se cambra davantage, cherchant l'impact.

Le rythme s'accéléra. Mat. Organique. Le bruit du cuir contre le cuir, de la chair contre la fibre. La sueur perla le long de la colonne vertébrale d'Éléonore, une goutte lente qui traçait un sillage de feu jusqu'à la chute de ses reins, là où les doigts de Marc s'enfonçaient, marquant la peau de croissants de lune rouges. L'air devint presque irrespirable, chargé de l'ozone du désir et de l'humidité de la forêt qui s'infiltrait par les jointures.

— Ils sont là, Marc... gémit-elle, les doigts griffant le plancher, arrachant de petits éclats de cèdre. Je sens leurs yeux.

À cet instant, un courant d'air froid s'engouffra sous la jupe de la tente. La flamme de la lanterne vacilla violemment, s'étira vers le haut, puis s'affaissa, rousse et mourante. La lumière devint rouge sang. Les ombres sur la paroi s'agrandirent démesurément, occupant tout l'espace. Le mouvement de Marc se fit plus saccadé, plus animal. Sa respiration se mua en un râle rauque. Ils étaient deux bêtes dans une

tanière de lumière, conscients de leur finitude, conscients du regard de cet « autre » collectif et invisible qui guettait le moment où la barrière entre le civilisé et le pulsionnel s'effondrerait.

Éléonore sentit le point de non-retour. Une brûlure, une dilatation de tout son être. Elle n'était plus une femme ; elle était une pulsation, un cri silencieux. Elle agrippa les avant-bras de Marc, sentant sous ses doigts la force des tendons. Elle le tira vers elle, voulant que leurs ombres ne fassent plus qu'une, qu'il ne reste sur la toile qu'une masse convulsive dont le battement de cœur ferait trembler les arbres.

La lampe crachota. Une dernière volute de fumée noire s'éleva, et la lumière s'éteignit. Dans ce crépuscule d'ambre, le temps se suspendit. L'orgasme fut une déflagration obscure. Pour Marc, un effondrement. Pour Éléonore, l'apothéose de sa performance. Au moment où son corps fut secoué par les spasmes, elle jeta la tête en arrière, les yeux grands ouverts sur le noir qui envahissait la tente, avec la certitude absolue qu'à cet instant précis, elle était le centre de l'univers.

Le silence qui suivit fut une substance épaisse, une mélasse de pénombre et d'humidité. Leurs corps, soudés par la sueur, restèrent ainsi un long moment. La transition fut brutale. D'un seul coup, le théâtre d'ombres ferma ses portes. La paroi de coton n'était plus un écran, mais une frontière opaque.

Dans le noir complet, Éléonore entendit Marc s'écrouler contre elle, son front reposant sur son épaule humide. Elle restait aux aguets. Le silence lui semblait différent. Il n'était plus menaçant, il était complice. Dehors, un craquement de branches sèches retentit. Ce n'était pas le bruit d'un animal. C'était le pas prudent de quelqu'un qui se retirait. Le public s'en allait.

— Ils partent, murmura-t-elle, la voix écaillée par l'émotion.

— Laisse-les, répondit enfin Marc d'une voix sourde. Qu'ils emportent ce qu'ils ont cru voir.

Il se redressa légèrement, son corps basculant dans un mouvement fluide. Dans ce noir d'encre, le sens du toucher devenait hyperbolique. La fraîcheur de la nuit commençait à mordre leur peau échauffée, mais entre eux, le climat restait tropical. Éléonore posa son front contre l'épaule de Marc, humant l'odeur de l'effort et du bois de cèdre. Elle se sentait dépouillée de ses masques sociaux. Ici, elle n'était plus qu'une fibre vivante, un battement de sang dans la nuit.

Marc commença à bouger à nouveau, ses caresses devenant plus insistantes, plus profondes. Il ne cherchait plus à faire le spectacle. Il cherchait à s'ancrer en elle. Éléonore accueillit cette nouvelle vague avec une ferveur renouvelée. Ils s'enfonçaient ensemble dans les couches les plus profondes de leur être, là où le langage n'existe plus, là où seule parle la peau.

L'Éden de Cèdre avait tenu sa promesse : il les avait dénués de leurs artifices pour ne laisser que la fibre, et le battement d'un désir réinventé dans la clarté d'une lampe mourante. Demain, ils ne se regarderaient plus jamais de la même façon. Car ils savaient désormais ce qui se cachait derrière la membrane des apparences, là où les ombres fusionnent et où la nuit devient un sanctuaire pour ceux qui osent se laisser voir.

# Chapitre 15

## L'Aube des Fauves

L'obscurité, qui plus tôt s'était faite complice de leurs excès, commençait à se déliter par les pores de la toile écrue. Ce n'était pas encore la lumière, mais une absence de noirceur, une lividité bleutée qui s'insinuait depuis les racines de la forêt primaire pour venir lécher les flancs de l'Éden de Cèdre. À l'intérieur de la tente, la petite lanterne à huile n'émettait plus qu'un dernier râle de clarté ambrée. Les spectres vacillants, ces géants de nacre et de terre cuite qui avaient dansé sur la paroi comme les peintures rupestres d'une civilisation éteinte, s'effaçaient devant l'implacable grisaille de l'aube.

Éléonore était étendue, le corps en croix, offrant sa peau à la fraîcheur humide qui montait du sol de bois brut. Chaque pore de son être semblait avoir été dilaté, forcé par le regard invisible de l'extérieur autant que par la possession de Marc. Elle sentait sur ses cuisses le vernis séché de leur étreinte, une soie craquelée témoignant de la violence de leur abandon. Elle respirait l'effluve balsamique de la sève chauffée mêlée au musc féral de leurs chairs épuisées.

Marc, à ses côtés, n'était plus qu'un relief d'ombres. L'inertie habituelle qui l'enveloppait à la ville s'était volatilisée. Il semblait plus dense, plus présent, comme si la matière même de son anatomie s'était raffermie sous l'impératif de la performance. Il était devenu l'instrument de son exhibition, l'artisan de sa mise à nu, et cette fonction nouvelle l'avait sculpté à vif.

— Tu les sens encore ? chuchota-t-elle, sa voix éraillée par les soupirs de la nuit.

Marc entrelaca leurs doigts d'une lenteur cérémonielle.

— Ils ne sont plus là, finit-il par répondre. Mais l'idée d'eux restera. On n'a pas invité le monde, Éléonore. On l'a forcé à nous regarder tels que nous sommes quand nous cessons d'être polis. C'est un venin. Il circule déjà.

Elle ferma les yeux, savourant cette sentence. Elle se sentait comme une écorce que l'on aurait gravée au couteau : la blessure était vive, mais elle affirmait son existence. La membrane de coton, cette fine frontière qui les avait séparés des voyeurs anonymes, ne suffisait plus. Elle avait besoin d'une vérité plus minérale.

Le jour gagnait du terrain, transformant la tente en un blanc laiteux et froid. Éléonore se redressa, laissa tomber le drap de lin et poussa les pans de la toile. Elle sortit la première, sa nudité immédiatement mordue par l'air vif. Marc la suivit, sa stature imposante barrant l'horizon de la forêt. Leurs pieds nus s'enfonçaient dans la mousse spongieuse, chaque pas étant une redécouverte de leur animalité sourde. Ils marchèrent dans le silence tellurique des cèdres centenaires, là où l'humus exhalait ses parfums de genèse.

Ils atteignirent un ruisseau qui serpentait entre des blocs de granit gris. L'eau était une morsure glacée, un délice minéral qui lava les traces de la nuit pour mieux préparer la peau à ce qui allait suivre. Marc l'aida à monter sur un rocher plat, une dalle immense que le soleil commençait à frapper de ses flèches d'or.

Sur ce piédestal de pierre, Éléonore se sentit transpercée. Elle s'allongea, le dos contre le granit brûlant, offrant ses seins dont les pointes durcies cherchaient le zénith. Marc s'agenouilla entre ses jambes. Dans cette clarté crue, il n'y avait plus de théâtre d'ombres, plus de paravent. Tout était exposé : le grain de la peau, le relief des muscles, la vérité nue du désir.

L'entrée fut lente. Un envahissement nécessaire. Centimètre après centimètre, il repoussait les limites de son abandon. Éléonore ancrâ ses ongles dans les épaules de

Marc, cherchant à s'arrimer à cette puissance indomptée. Le rythme devint saccadé, une percussion primitive accordée au ressac de la rivière. Chaque poussée était une estocade de lumière. Elle ne cherchait plus à se cacher ; elle offrait son visage renversé et son cri rauque à la canopée immense. Elle n'était plus une femme ; elle était une entité de chair et de sève, une offrande jetée en pâture à l'univers voyeur.

Le climax arriva comme un déchirement blanc, une explosion de sensations qui fit vaciller les arbres. Éléonore se cambra, son corps tendu comme une corde de lyre, tandis que Marc s'abandonnait totalement en elle, scellant leur pacte dans la chaleur retrouvée.

Ils restèrent ainsi, soudés sur la pierre, tandis que le monde s'illuminait de couleurs violentes. Marc désigna alors son ventre. Un mince filet de lumière traversait les frondaisons, projetant une ligne d'or pur sur sa peau. C'était une cicatrice de lumière, une flèche tirée par le soleil levant.

Éléonore suivit du regard cette trace de feu. Le chapitre de l'ennui était clos. Ce qui s'ouvrait maintenant, dans cette aube de transition, était un territoire atavique où les frontières de la pudeur avaient été effacées par la sueur. La peau avait mémorisé l'ombre, mais l'âme avait goûté à l'exhibition. Elle se sentait vibrante, prête à résonner au moindre souffle, ancrée pour toujours dans la réalité brutale et somptueuse de l'Éden de Cèdre.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Membrane des Ombres"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)